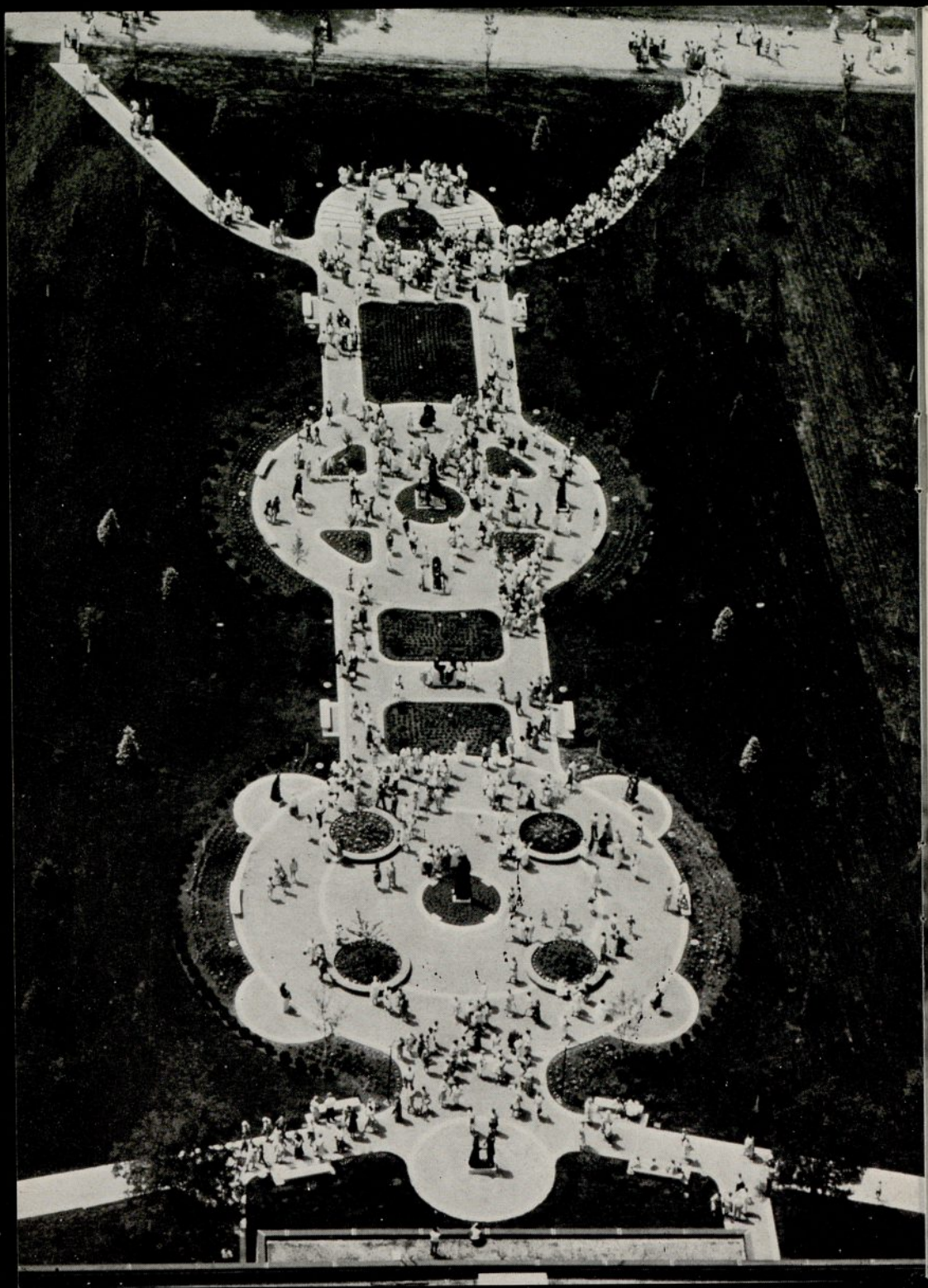
l'étoile

Juin 1979 · CXXIX · Numéro 6



GM
M205.57
E85FR

l'étoile

Publication de
l'Eglise de Jesus-Christ des
Saints des Derniers Jours

Juin 1979 V.129
CXXIX
Numéro 6 1979

Première Présidence: Spencer W. Kimball, N. Eldon Tanner, Marion G. Romney.

Conseil des Douze: Ezra Taft Benson, Mark E. Petersen, LeGrand Richards, Howard W. Hunter, Gordon B. Hinckley, Thomas S. Monson, Boyd K. Packer, Marvin J. Ashton, Bruce R. McConkie, L. Tom Perry, David B. Haight, James E. Faust.

Consultants: M. Russell Ballard, Jr, Rex D. Pinegar, Hugh W. Pinnock.

Rédacteur des magazines de l'Eglise: M. Russell Ballard, Jr.

Rédaction des Magazines internationaux: Larry A. Hiller, Carol Larsen, Roger Gylling.

Rédaction de l'Etoile: Christiane Lebon, Service des Traductions, 7 rue Hermel, 75018 PARIS.

Rédacteur local: Alain Marie, 33 rue Galilée, F-75116 Paris, Tel. 16 (1) 7209495.

Table des matières

Une vie abondante, *Spencer W. Kimball* 2
Nos sœurs depuis le commencement, *Bruce R. McConkie* 6
Les femmes et les écritures, *Marianne C. Sharp* 14
Comment les pères nourrissent spirituellement leur famille, *Neil J. Flinders* .. 20
Présider dans notre foyer, cela veut dire . . ., *Joan Flinders* 24
C'est ainsi que j'ai découvert ma femme, *Thomas W. Ladanye* 27
Questions et réponses 30
C'est en soi que l'amour trouve sa récompense, *Laird Roberts* 33
Les contes de fées peuvent se réaliser, *Margaret Kubler* 40
Religion, révolte et Rebecca, *E. D. Telford* 42
En présence du divin, *Joseph F. Smith* 49
D'où vint la lumière, *Susa Young Gates* 55

Pour les enfants

A colorier 1
D'ami à ami, *Marion D. Hanks* 2
Un temple en flammes!, *Susan A. Madsen* 4
La parabole du semeur, *Naomi W. Randall* 6
Amusons-nous 8

Abonnements pour l'année civile:

(à souscrire par l'intermédiaire des paroisses/branches):
36 F à envoyer à Citibank Paris, compte N° 039-721, The Church of Jesus Christ LDS.
300 FB à Citibank, Bruxelles, compte N° 570 0300 314-60, The Church of Jesus Christ LDS.
21 FS à First National City Bank, Genève, compte N° 100 072, The Church of Jesus Christ LDS. 600 FP.
USA et Canada: $ 8.00 (surface mail).

© by the Corporation of the President of The Church of Jesus Christ of Latter-day Saints.
Tous droits réservés.

Deseret Distribution SARL, Avenue de l'Ile Brune, F-38120 St. Egrève.

«Sur la première page de couverture: ‹Mère et enfant›, photographie par Eldon Linchoten»
«Sur la deuxième page de couverture: Vue aérienne du monument aux femmes, à Nauvoo, un parc de statues près du Centre d'accueil des visiteurs de Nauvoo (Illinois). Photographie de Jed A. Clark, prise lors de la consécration du monument, du 28 au 30 juin 1978. Les treize statues, grandeur nature, sculptées par Dennis Smith et Florence Hansen, illustrent des aspects importants de la femme dans l'Église.»

UNE VIE ABONDANTE

Spencer W. Kimball

Adapté d'un discours donné aux étudiants de Weber State College à Ogden (Utah) le 4 novembre 1977

«Je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles soient dans l'abondance» (Jean 10:10).

Il est impossible de parler de vie abondante sans parler de vie perpétuelle. Pendant le court espace de temps qui nous est imparti ici-bas, cette vie, cette sphère étroite que nous appelons la mortalité, ne donne pas à chacun d'entre nous la justice, la santé ou des occasions parfaites. La justice parfaite verra cependant son avènement au moyen d'un plan divin comme ce sera le cas pour la perfection de toutes les autres conditions et bénédictions : pour ceux qui ont vécu de manière à les mériter.

Il est bon de remarquer les moyens par lesquels les enseignements de Jésus-Christ de Nazareth peuvent être cruciaux dans notre façon de vivre chaque jour dans cette minuscule tranche de temps que nous appelons la mortalité.

D'abord, le service envers les autres approfondit et adoucit cette vie tandis que nous nous préparons à vivre dans un monde meilleur. C'est en servant que nous apprenons la manière de servir. Quand nous sommes engagés dans le service de notre prochain, non seulement nos actes l'aident, mais nous voyons nos propres problèmes sous un autre angle. Quand notre plus grand souci, c'est les autres, il nous reste moins de temps pour nous soucier de nous-mêmes! Au cœur du miracle du service se trouve la promesse de Jésus qu'en nous perdant nous-mêmes, nous nous trouvons!

Non seulement nous nous «trouvons» en ceci que nous reconnaissons la direction divine dans notre vie, mais plus nous servons nos semblables de la bonne façon, plus il y a de substance pour notre âme. Il est en fait plus facile de se «trouver» parce qu'il y a tellement plus à trouver en nous.

George McDonald observait que «c'est en aimant et non pas en étant aimé que l'on se rapproche le plus de l'âme de l'autre». Nous avons, bien sûr, tous besoin d'être aimés, mais nous devons donner et non pas toujours recevoir, si nous voulons avoir la plénitude de notre vie et un sens renforcé de notre but.

Deuxièmement, les enseignements de Jésus nous aident à avoir une vision correcte de la vie et de nos moyens. Parfois la solution ne consiste pas à changer notre condition, mais à changer notre attitude vis-à-vis de cette condition et de ses difficultés de manière à voir plus clairement les occasions qui nous sont données d'avoir un service plus abondant.

Dieu nous remarque et il veille sur nous. Et c'est généralement par l'intermédiaire d'une autre personne qu'il répond à nos besoins. C'est pourquoi il est essentiel que nous nous servions mutuellement.

La vie abondante est aussi atteinte quand nous magnifions notre vision de la vie, quand nous élargissons notre vision des autres et nos propres possibilités. Ainsi, plus nous suivons les enseignements du Maître, plus notre perspective s'élargit. Nous voyons beaucoup plus de possibilités de service que nous n'aurions vu si nous ne l'avions pas magnifiée. La spiritualité apporte une grande sécurité et nous ne pouvons avoir de spiritualité sans le service!

La vie abondante a, bien sûr, peu à voir avec l'acquisition de biens matériels, bien qu'il y ait beaucoup de personnes merveilleuses qui ont été bénies matériellement et qui utilisent leur fortune pour aider leurs semblables. La vie abondante dont il est question dans les Écritures est l'acquit spirituel auquel on parvient en multipliant notre service en-

vers les autres et en investissant nos talents dans le service envers Dieu et envers l'homme.

Si notre mode de vie ne nous rapproche pas de notre Père céleste et de nos semblables, un vide énorme prendra place dans notre vie. Cela m'effraie de voir, par exemple, comment le mode de vie de tant de personnes de nos jours les pousse à se détacher de leur famille, de leurs amis et de leurs semblables pour aller à la recherche des plaisirs ou du matérialisme. L'une des différences qui existent entre la vraie joie et le simple plaisir réside en ceci que certains plaisirs ne voient leur accomplissement qu'au prix de la souffrance de quelqu'un d'autre. La joie, d'autre part, vient de la générosité et du service, et elle profite aux autres plutôt qu'elle ne leur fait tort.

«Dieu nous remarque et il veille sur nous. Et c'est généralement par l'intermédiaire d'une autre personne qu'il répond à nos besoins»

(Spencer W. Kimball)

Des personnes de l'extérieur pourront se demander pourquoi nous nous soucions de choses aussi simples que le service envers les autres dans un monde où existent tant de problèmes dramatiques. Cependant, l'un des avantages de l'Évangile de Jésus-Christ est qu'il nous donne une vision des gens de cette planète, y compris de nous-même, qui nous permet de voir les choses qui importent réellement.

Si nous voulons vraiment réformer l'humanité, nous devons d'abord nous réformer nous-même. Un homme sage fit la remarque que souvent chacun se mêle des affaires des autres au lieu de s'améliorer lui-même, et de cette manière, rien ne change. La vie abondante commence en nous-même, puis s'extériorise et va vers les autres. Si nous avons des richesses et de la justice en nous, alors nous pouvons changer la vie des autres, tout comme des personnes clefs ont influencé la vie de chacun d'entre nous en bien et nous ont rendus plus riches.

Choisissez deux ou trois personnes dans votre vie qui ont eu une grande influence et demandez-vous ce qu'elles ont fait de précis qui vous a été si utile à un moment critique et important de votre vie. Vous trouverez que ces gens se sont vraiment souciés de vous, qu'ils vous consacraient du temps et qu'ils vous enseignaient quelque chose que vous aviez besoin de savoir.

Ce même Jésus qui parlait d'avoir une vie plus abondante nous a donné certaines règles de base dans son Évangile qui produiront cette vie abondante. La souffrance humaine a beaucoup de causes: la guerre, la maladie et la pauvreté, mais la cause la plus persistante de la souffrance humaine, de cette souffrance qui cause la peine la plus profonde, c'est le péché: la violation des commandements que Dieu nous a donnés. Il ne peut y avoir, par exemple, de vie riche et pleine si nous ne pratiquons pas la chasteté totale avant le mariage et la fidélité totale après. Il ne peut y avoir de sensation de plénitude et d'intégrité si nous mentons, volons ou trichons. Il ne peut y avoir de douceur dans notre vie, si nous sommes remplis d'envie et de convoitise. Notre vie ne peut être abondante, si nous n'honorons

pas nos parents. Si l'un d'entre nous souhaite avoir des indications plus précises pour savoir ce que nous pouvons faire pour avoir une vie plus abondante, généralement, tout ce que nous avons à faire est de consulter notre conscience.

Le fait que la plupart d'entre nous sont loin de la perfection ne signifie pas que nous ne pouvons être parfaits, mais que nous n'essayons pas de l'être. Le Christ est devenu parfait. Il a vaincu. Il a souffert la faim, la soif, le froid, la chaleur, la douleur, le chagrin et tout ce que la vie peut offrir en matière de souffrance. À chaque fois il fut vainqueur et se rapprochait davantage de la perfection.

Toute âme normale a son libre arbitre et le pouvoir de ramer contre le courant et de s'élever à de nouveaux plans d'activité, de pensée et de développement. L'homme peut se transformer. L'homme doit se transformer.

C'est ce que fit Abraham. Il venait d'une famille adorant des idoles; cependant il fut à la tête d'une dispensation d'adorateurs du vrai Dieu vivant. Moïse naquit dans la pauvreté et dans l'esclavage, il fut élevé dans le luxe et dans les honneurs d'une cour et il eut de grandes occasions. Il s'éleva autant que l'homme le peut et marcha et parla avec Dieu.

La maîtrise de soi est alors la clef, et chaque personne étudiera sa propre vie, ses propres désirs et ses vœux et aspirations et les contrôlera.

L'homme peut se transformer et doit le faire. L'homme a en lui la semence de la divinité qui peut germer et croître. De même que le gland devient chêne, l'homme mortel devient Dieu. Il est en son pouvoir de se hausser au niveau auquel il devrait être.

L'environnement n'est pas nécessairement notre limite. Les circonstances ne déterminent pas nécessairement ce que nous pouvons être, pas plus que les murs ne doivent être notre prison.

Pour être parfait, on peut prendre beaucoup de domaines comme point de départ. Lui ou elle doit devenir l'époux parfait, l'épouse parfaite, le père parfait, la mère parfaite, le dirigeant ou la dirigeante parfaite, le disciple parfait. Le chemin de la perfection semble consister à changer sa vie: substituer le bien au mal en tout cas. Les changements peuvent mieux se produire si l'on s'attaque à un problème à la fois.

Plus nous sommes guidés par des considérations éternelles dans notre conduite, mieux nous réussirons dans la mortalité. Mieux nous comprenons les enseignements de Jésus concernant le but de la vie, plus grands seront notre impression d'appartenance et notre sens d'identité. Plus nous en arrivons à accepter la paternité de Dieu, plus nous sommes capables de mettre en action la fraternité humaine. Plus nous comprenons ce qui est vraiment arrivé dans la vie de Jésus de Nazareth à Gethsémané et au Calvaire, mieux nous pourrons comprendre l'importance du sacrifice et de la générosité dans notre vie.

Finalement, la vie abondante ne consiste pas simplement à vivre plus longtemps ou un plus grand nombre d'années. C'est une question de niveau et d'accomplissement plutôt qu'une simple question de longueur de vie en soi. Grâce à Jésus de Nazareth et à son sacrifice expiatoire, nous recevrons tous le don de l'immortalité, existence individuelle infinie, mais c'est seulement si nous suivons ses enseignements que notre vie sera abondante dans ce monde; et plus abondante encore dans le monde à venir. □

Bruce R. McConkie

NOS SŒURS DEPUIS LE COMMENCEMENT

«*Moment de joie*. ‹Voici, des fils sont un héritage de l'Éternel› (Psaumes 127:3). ‹‹Quiconque partage les moments joyeux de la vie avec des enfants . . . permet que leurs premières années soient remplies de souvenir d'amour› (Barbara B. Smith).»

Ce discours fut donné le 29 juin 1978 lors de la consécration à Nauvoo du monument aux femmes.

Au président Kimball et à sa femme bien-aimée Camilla, à sœur Barbara Smith, à sœur Belle Spafford et à vous toutes, mères en Israël, filles de Sion:

Je viens dans un esprit d'humilité, et conscient de l'honneur qui accompagne cette occasion de vous parler, avec le désir que les mots me soient donnés ainsi que la direction du Saint-Esprit pour que ce que je dis soit ce que le Seigneur veut entendre exprimer en cette occasion.

Le sujet de mon discours sera: «Nos sœurs depuis le commencement» et j'ai choisi ce texte parmi les paroles d'Alma: «Et maintenant, il (c'est-à-dire le Seigneur Jéhovah) envoie sa parole aux hommes par des anges, non pas seulement aux hommes, mais à des femmes aussi; et ce n'est pas là tout, de petits enfants reçoivent souvent des paroles qui confondent les sages et les savants» (Alma 32:23).

Quand il s'agit de choses spirituelles, relevant des dons de l'Esprit, se référant à la réception de révélations, à l'acquisition de témoignages, à des visions, à toutes ces choses qui ont trait à la piété et à la sainteté, et qui sont le résultat de la vertu personnelle, — dans tous ces domaines, les hommes et les femmes sont en position d'égalité absolue devant le Seigneur. Il ne fait pas acception de personnes ni de sexes, et il bénit les hommes et les femmes qui le recherchent, qui le servent et qui gardent ses commandements.

Le Seigneur est miséricordieux et clément pour ceux qui le craignent, et il se réjouit d'honorer ceux qui le servent en justice jusqu'à la fin: tant les hommes que les femmes. C'est à eux qu'il promet de révéler tous les mystères, toutes les choses tenues secrètes de son royaume; ce sont ceux dont l'intelligence atteindra les cieux et à qui il fera connaître ce que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu et qui n'est pas encore entré au cœur de l'homme (voir D. & A. 76:5-10).

Je parle des hommes comme des femmes. Je n'hésite vraiment pas à déclarer que les femmes, depuis le début, ont acquis de grands talents spirituels.

Or, le Seigneur, dans son infinie bonté et dans son infinie sagesse a beaucoup estimé les femmes depuis le début; il les a honorées et leur a donné une dignité dans son royaume terrestre et, dans ses rapports avec l'humanité sur terre, d'une manière que peut-être beaucoup d'entre nous n'ont jamais supposée. Ce que je vais faire maintenant, si je suis correctement guidé par l'Esprit, c'est vous inviter à examiner avec moi une suite de scènes concernant nos sœurs du passé et nos sœurs de l'avenir, telles que ces scènes sont montrées dans les révélations et dans notre histoire.

Scène une: Marie, la vierge bénie

C'est à Nazareth que nous rencontrons Marie pour la première fois, elle a peut-être seize ans, elle reçoit la visite de Gabriel, l'ange qui est en deuxième position après Michel dans la hiérarchie céleste du ministère d'ange. Gabriel lui annonça: «Tu enfanteras un fils et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera le Fils du Très-Haut. Il règnera éternellement sur le trône de David, son père. La puissance du Saint-Esprit te couvrira de son ombre. Tu seras la mère du Fils de Dieu» (voir Luc 1:30-35).

À mon avis, Marie est l'une des plus grandes femmes qui aient jamais vécu sur terre; la fille en esprit de Dieu notre Père. Elle fut choisie pour donner un corps à son Fils qui devait naître selon la voie de la chair.

«*Sur les traces de sa mère*. ‹Instruis l'enfant selon la voie qu'il doit suivre . . .› (Proverbes 22:6). ‹‹Comprenait-elle à quel point je regardais son exemple, combien je voulais être comme elle en tout point?››

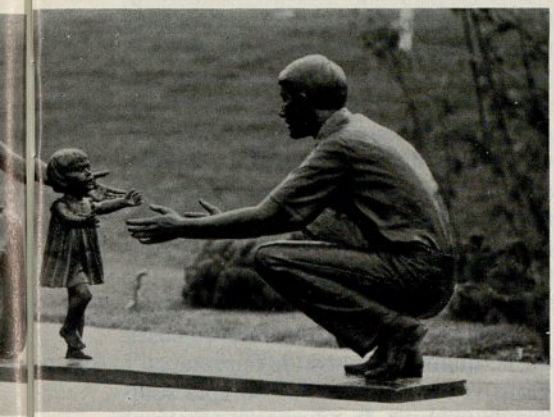
«*La femme compatissante*. ‹Elle tend la main au malheureux . . .› (Proverbes 31:20). ‹‹Certaines de nos plus grandes expériences d'apprentissage viennent à nous quand nous donnons de nous-mêmes avec compassion› (Barbara B. Smith).»

Nous voyons Marie voyager de Nazareth, en Galilée, jusqu'à Bethléhem, en Judée, pour être à l'endroit où doit naître le Fils de Dieu. Nous la voyons enceinte et, après un long voyage, elle arrive tard à un caravansérail qui consiste en une cour centrale dans laquelle sont gardés les animaux, et qui est entourée de chambres occupées par les voyageurs. Les chambres de cette auberge orientale sont toutes occupées. Nous voyons Marie avec Joseph, s'allonger sur la litière où les animaux sont attachés. C'est cette nuit-là que Dieu envoie son Fils dans le monde, et les chœurs des anges sont présents, l'on entend leur voix.

Nous voyons Marie traverser une longue période de difficulté, d'épreuve et d'agitation; elle se rend en Egypte avec Joseph et demeure sans doute chez des parents ou des amis juifs dans ce pays. Nous la voyons de retour à Nazareth; elle est la mère qui influence les jeunes années et l'adolescence du Fils de Dieu, qui lui apprend à ramper, à marcher et à parler, qui lui apprend les divers autres rites religieux qui prévalaient alors. Nous la voyons à Cana, en Galilée, ayant quelque contrôle et quelqu'influence lors d'une cérémonie de noces, invitant son Fils à faire quelque chose qui marqua l'ouverture de son ministère public de miracles.

Nous la voyons enfin debout devant une croix où son fils dit à Jean, son disciple bien-aimé: «Voilà ta mère», puis à elle:

«*Dans le cercle de la famille*. ‹Et ils enseigneront aussi à leurs enfants à prier et à marcher en droiture devant le Seigneur› (D. & A. 68:28). ««Les enfants d'esprit de Dieu viennent dans la cellule familiale, héritant de la mortalité par des parents terrestres, avec le droit de compter sur un endroit où règne l'amour, endroit dans lequel ils pourront arriver à maturité. Il n'y a peut-être pas de laboratoire plus important dans le monde pour l'expression de l'amour chrétien que celui qui se trouve dans la famille› (Barbara B. Smith).»



«Femme, voilà ton fils» (Jean 19:26,27). Et, dès ce moment, Jean la prit chez elle. Je crois que nous voyons en Marie un modèle de piété et de soumission à la volonté du Seigneur qui est le parfait exemple pour toutes les femmes.

Scène deux: Ève, la mère de tous les vivants Je considère Ève comme l'une des plus grandes femmes parmi toutes celles qui sont venues ou qui viendront sur terre. En tant que mère de tous les vivants, elle sert de modèle pour toutes les futures mères en ce qui concerne l'éducation de leurs enfants dans la lumière et dans la vérité. Elle reçut toutes les bénédictions de l'Évangile; jouit des dons de l'Esprit et chercha à préparer sa postérité pour des bénédictions semblables. En ce qui la concerne, je ne ferai qu'attirer votre attention sur les occasions où «Adam et Ève, sa femme, invoquèrent le nom du Seigneur, et ils entendirent la voix du Seigneur» (Moïse 5:4); ils l'entendirent tous les deux, la première fois quand Adam offrit des sacrifices, puis quand un ange messager fut présent quand Adam, le premier homme, se leva et prophétisa toutes les choses qui arriveraient à sa postérité. L'Écriture dit: «Et Ève, sa femme, entendit tout cela et se réjouit, disant: Si nous n'avions pas transgressé, nous n'aurions jamais eu de postérité et nous n'aurions jamais connu le bien et le mal, la joie de notre rédemption et la vie éternelle que Dieu donne à tous ceux qui obéissent» (Moïse 5:11). Puis le récit dit qu'«Adam et Ève bénirent le nom de Dieu»; or remarquez, pas seulement l'homme mais l'homme et la femme; «et révélèrent», tous les deux, «tout cela à leurs fils et à leurs filles» et «Adam et Ève, sa femme, ne cessèrent point d'invoquer Dieu» (Moïse 5:12, 16). C'est ainsi qu'au début est installé le modèle parfait pour le perfectionnement de la famille. L'homme et la femme sont ensemble pour adorer; ils sont ensemble pour instruire leurs enfants; ils sont ensemble pour établir la cellule familiale qui, ils l'espèrent, se perpétuera dans les éternités à venir, donnant ainsi la vie éternelle à tous ceux qui la gagnent.

À partir de maintenant, je choisis d'une manière quelque peu arbitraire des scènes qui me plaisent et qui illustrent le rôle que jouent les femmes dans le plan éternel des choses.

Scène trois: Rebecca qu'aimait Isaac

Je pense que Rebecca est l'un des plus grands modèles de toutes les révélations de ce qu'une femme peut faire pour influencer une famille en justice. Voici, entre autres choses, ce qui arriva au cours de sa vie:

«Isaac implora l'Éternel pour sa femme,

car elle était stérile, et l'Éternel l'exauça: Rebecca, sa femme, devint enceinte» (Genèse 25:21).

L'homme et la femme ont un gros problème: ils veulent une postérité; la foi réunie des deux est concernée.

«Les enfants se heurtaient dans son sein; et elle dit: S'il en est ainsi, pourquoi suis-je enceinte? Elle alla consulter l'Éternel» (Genèse 25:22).

Remarquez bien. Elle ne dit pas: «Isaac, veux-tu aller consulter l'Éternel? Tu es le patriarche; tu es le chef de famille», ce qu'il était. Elle alla consulter le Seigneur et elle obtint la réponse:

«Et l'Éternel lui dit: Deux nations sont dans ton ventre, et deux peuples se sépareront au sortir de tes entrailles; un de ces peuples sera plus fort que l'autre, et le plus grand sera assujetti au plus petit» (Genèse 25:23).

C'est-à-dire: «À toi, Rebecca, moi, le Seigneur, je révèle la destinée des nations qui doivent naître et qui sont encore dans ton ventre.»

Maintenant, encore un épisode tiré de la vie de Rebecca. Quand «Esaü, âgé de quarante ans, prit pour femmes Judith, fille de Beéri, le Héthien, et Basmath, fille d'Elon, le Héthien», «elles furent un sujet d'amertume pour le cœur d'Isaac et de Rebecca» (Genèse 26:34, 35).

C'est-à-dire qu'Esaü se maria en dehors de l'Église; Esaü ne se maria pas dans l'alliance éternelle révélée à Abraham; Esaü choisit de vivre selon les voies du monde plutôt que de garder les principes de justice que le Seigneur leur avait donnés. Vu tout cela, le récit dit: «Rebecca dit à Isaac: Je suis dégoûtée de la vie, à cause des filles de Heth. Si Jacob prend une femme, comme celles-ci, parmi les filles de Heth, parmi les filles du pays, à quoi me sert la vie?» (Genèse 27:46).

En fait, elle dit: «Si Jacob se marie hors de l'Église comme Esaü l'a fait, que me reste-t-il de bon dans la vie?»

Et ayant été encouragé et poussé à intervenir et à assumer ses responsabilités, voici ce que fit Isaac:

«Isaac appela Jacob, le bénit, et lui donna cet ordre: Tu ne prendras pas une femme parmi les filles de Canaan», ce qui veut dire: «Tu ne te marieras pas hors de l'Église.»

«Lève-toi, va à Paddan-Aram, à la maison de Béthuel, père de ta mère, et prends-y une femme d'entre les filles de Laban, frère de ta mère.»

Alors Isaac donna, en effet, à Jacob une bénédiction patriarcale qui lui promettait les bénédictions d'Abraham, son père:

«Que le Dieu tout-puissant te bénisse, te rende fécond et te multiplie, afin que tu deviennes une multitude de peuples!

«Qu'il te donne la bénédiction d'Abraham, à toi et à ta postérité avec toi» (Genèse 28:1-4)

Rebecca est vraiment l'une des femmes les plus nobles et les plus merveilleuses!

Scène quatre: la veuve de Sarepta

Nous voyons la veuve de Sarepta souffrir de manque de nourriture au temps d'Elie, le prophète. Il a fermé les cieux et pendant trois ans et demi, il n'y a ni rosée ni pluie. Le Seigneur dit à Elie: «Lève-toi, va à Sarepta, qui appartient à Sidon, et demeure là. Voici, j'y ai ordonné à une femme veuve de te nourrir.» Arrivé à Sarepta, il voit la veuve en train de ramasser du bois et l'appelle: «Va me chercher, je te prie, un peu d'eau dans un vase, afin que je boive.»

Tandis qu'elle s'éloigne, il la rappelle: «Apporte-moi, je te prie, un morceau de pain dans ta main.»

À cela elle répond;

«L'Éternel, ton Dieu, est vivant! Je n'ai rien de cuit, je n'ai qu'une poignée de farine dans un pot et un peu d'huile dans une cruche. Et voici, je ramasse deux morceaux de bois, puis je rentrerai et je préparerai cela pour moi et pour mon

fils; nous mangerons, après quoi nous mourrons.»

Bien que la femme se sente sur le point de mourir, Elie dit pourtant:

«Ne crains point, rentre, fais comme tu as dit. seulement, prépare-moi d'abord avec cela un petit gâteau, et tu me l'apporteras; tu en feras ensuite pour toi et pour ton fils.

«Car ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël: la farine qui est dans le pot ne manquera point et l'huile qui est dans la cruche ne diminuera point, jusqu'au jour où l'Éternel fera tomber de la pluie sur la face du sol.»

Sa foi est mise à l'épreuve; elle triomphe de l'épreuve; et l'Écriture dit: «Elle alla, et elle fit selon la parole d'Elie. Et pendant longtemps elle eut de quoi manger, elle et sa famille, aussi bien qu'Elie. La farine qui était dans le pot ne manqua point, et l'huile qui était dans la cruche ne diminua point, selon la parole que l'Éternel avait prononcée par Elie.»

Plus tard, Elie ressuscita son fils de la mort (1 Rois 17).

Quel modèle de foi et de dévouement envers Jéhovah on peut voir dans la vie de cette veuve dont nous ne connaissons même pas le nom! Quand Jésus fut rejeté par les siens à Nazareth, il opposa le manque de foi des habitants de sa propre ville à la foi de cette ancienne Israélite. «Je vous le dis en vérité», dit-il, «il y avait plusieurs veuves en Israël du temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois et qu'il y eut une grande famine sur toute la terre; et cependant Elie ne fut envoyé vers aucune d'elles, si ce n'est vers une femme veuve, à Sarepta, dans le pays de Sidon» (Luc 4:25,26).

Scène cinq: deux sœurs à Béthanie

Les sœurs bien-aimées, Marthe et Marie, filles de Simon le lépreux, suppose-t-on, qui firent un grand festin pour Jésus au cours duquel Marie oignit la tête et les pieds du Seigneur avec un parfum de nard pur de grand prix; Marthe et Marie chez qui Jésus était souvent reçu et qui l'aimaient; une fois que Marthe servait et que Marie était assise aux pieds de Jésus, Marthe dit: «Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir? Dis-lui donc de m'aider.» Ce à quoi Jésus répondit tendrement: «Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée» (Luc 10:40-42).

Les sœurs bien-aimées, Marthe et Marie, dont le frère Lazare fut ramené à la vie; Marthe et Marie qui dirent toutes deux à la tombe de Lazare: «Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort»; mais ce fut Marthe qui ajouta: «Mais,maintenant même, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accorderas»; et ce fut aussi Marthe qui témoigna avec une ferveur aussi grande que Pierre lui-même l'avait fait sur les côtes de Césarée de Philippe; c'est elle qui dit au Seigneur Jésus: «Je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir dans le monde» (Jean 11).

Qu'est-il besoin d'ajouter à propos de ces bien-aimées dont les talents ménagers étaient grands et dont la foi était encore plus grande?

Scène six: devant une tombe ouverte

Les évangélistes nous disent que Marie de Magdala et d'autres femmes voyagèrent avec Jésus et avec les Douze dans leurs voyages missionnaires en Galilée. Nous trouvons ce groupe mixte en Galilée, entendant de la bouche de Jésus les paroles suivantes: «Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes; ils le feront mourir, et le troisième jour il ressuscitera» (Matthieu 17:22,23). Nous verrons ces mêmes femmes devant la tombe ouverte cherchant à embaumer le corps de Jésus avec des épices. Nous trouvons Jésus qui apparaît à Marie Ma-

«*Courtiser pour l'éternité.* ‹La femme n'est point sans l'homme, ni l'homme sans la femme› (1 Corinthiens 11:11).
«‹L'exaltation et finalement la divinité ne sont pas possibles si un homme et une femme ne sont pas unis et ne viennent pas devant le Seigneur comme un, . . . parce que la grande œuvre créatrice de l'exaltation requiert tant l'homme que la femme . . . Un bon mariage requiert que chacun donne à l'autre le meilleur de ce que les deux sont et le meilleur de ce que les deux peuvent devenir› (Barbara B. Smith).»

Statues réalisées par Dennis Smith et par Florence Hansen. Photographies par Jed A. Clark.

deleine, faisant d'elle le premier être mortel à voir une personne ressuscitée. Nous trouvons un groupe de sœurs fidèles au sépulcre, à qui les anges affirment: «Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous de quelle manière il vous a parlé, lorsqu'il était encore en Galilée, et qu'il disait: Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour» (Luc 24:6,7).
Puis Luc rapporte: «Et elles se ressouvinrent des paroles de Jésus. A leur retour du sépulcre, elles annoncèrent toutes ces choses aux onze, et à tous les autres. Celles qui dirent ces choses aux apôtres étaient Marie de Magdala, Jeanne, Marie, mère de Jacques, et les autres qui étaient avec elles» (Luc 24:8-10).
Scène sept: sœurs dans l'Israël moderne
Il en est aujourd'hui comme de l'ancien temps: les sœurs du royaume sont de grands piliers de force spirituelle, de service compatissant, de dévouement à la vérité, et de justice personnelle. Comme leurs semblables d'antan, elles donnèrent des corps aux enfants d'esprit du Père; et comme les sœurs fidèles d'antan, elles élèvent leurs enfants dans la lumière et la vérité et leur apprennent à avoir foi au Seigneur et à garder ses commandements. Leur service envers l'humanité ne se borne pas à la cuisine. Leur influence se développe dans l'Église, dans le gouvernement et dans les organisations inspirantes de partout.
Dans une révélation donnée au prophète Joseph Smith pour sa femme, Emma, nous trouvons un modèle partiel de ce que nos épouses peuvent faire pour faire progresser les objectifs du Seigneur ici-bas. «L'office de ton appel», lui dit le Seigneur, «sera de réconforter mon serviteur Joseph Smith, fils, ton mari, dans ses afflictions, par des paroles de consolation dans l'esprit d'humilité.»
«Tu seras ordonnée sous sa main pour

interpréter les Écritures et pour exhorter l'Église, selon que cela te sera donné par mon Esprit. Car il posera les mains sur toi, et tu recevras le Saint-Esprit, et tu consacreras ton temps à écrire et à apprendre beaucoup...Que ton âme se réjouisse de ton mari et de la gloire qui viendra sur lui» (D. & A. 25:5,7,8,14).

La place d'une femme mariée est au foyer où elle soutient son mari; la place d'une femme est dans l'Église où elle expose les Écritures, rédige de sages documents et apprend beaucoup; la place d'une femme est à l'extérieur pour rendre des services compatissants à ses semblables, dans l'Église comme hors de l'Église; la place d'une femme consiste à prêcher l'Évangile et à faire du travail missionnaire; son appel est de faire le bien et de faire œuvre de justice en tout lieu et en toutes circonstances.

C'est ainsi que nous voyons les mères en Israël et les filles de Sion actuellement. Nous les voyons en pleurs à Haun's Mill; nous les voyons à côté de maisons en flammes dans le Missouri; nous les voyons inclinées devant des tombes ouvertes à Winter Quarters. Nos sœurs sont semblables à celles d'antan. Elles combattent l'influence de propositions législatives malheureuses qui détruisent la famille. Elles fréquentent les assemblées législatives et se joignent aux forces du bien autour de l'urne. Elles importunent le Seigneur pour que leur famille soit préservée et pour que sa main guide les destinées des nations.

Les frères ne sont pas seuls pour l'édification du royaume du Seigneur dans les derniers jours. Et quand nos sœurs fidèles quitteront cette vie, elles continueront à travailler avec ceux que l'on opprime et ceux qui sont spirituellement déprimés jusqu'à ce que l'œuvre du grand Jéhovah atteigne son accomplissement glorieux.

Scène huit: nos sœurs célestes

Alors, enfin, nous voyons une scène de mères en Israël et de filles de Sion dans un repos céleste: elles ont vaincu le monde, elles se sont relevées de grandes tribulations, elles ont fait tout ce qu'on leur avait demandé de faire et elles y entendent la voix du Seigneur leur disant: «Venez, vous qui êtes béni(e)s de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde» (Matthieu 25:34).

C'est un principe éternel: l'homme et la femme ne sont pas seuls; l'homme n'est pas sans la femme, ni la femme sans l'homme dans le Seigneur. Les femmes sont appelées, comme Rebecca, à être des guides et des lumières en justice dans la cellule familiale et à s'efforcer à ce que les choses se fassent de manière à aboutir au salut de plus d'enfants de notre Père céleste. Dieu soit loué pour le système d'une merveille et d'une gloire infinies de l'unité familiale qu'il a donné: ce système qui permet à un homme et à une femme de s'unir, de donner un corps aux enfants de notre Père éternel, de les élever dans la lumière, la vérité et la justice, et de les préparer et de les qualifier pour qu'ils retournent dans la présence de notre Père et qu'ils héritent de la vie éternelle.

Quelle chose merveilleuse de savoir ce que nous savons, d'avoir l'assurance que nous avons et les sentiments dans notre âme, issus du Saint-Esprit de Dieu, que les hommes et les femmes réunis peuvent être comme Dieu, notre Père céleste. Que Dieu accorde qu'il puisse en être ainsi pour nous tous, au nom de Jésus-Christ. Amen. □

Marianne C. Sharp

LES FEMMES ET LES ÉCRITURES

«*Femme s'intruisant*. ‹Oui, cherchez des paroles de sagesse dans les meilleurs livres . . .› (Doctrine et Alliances 88:118).
«‹Nous devons apprendre tout ce que nous pouvons concernant la terre et la manière dont elle fonctionne et apprendre les lois de la mortalité afin que nous puissions avoir suffisamment de connaissance sur laquelle baser les décisions de la vie, enlevant l'ignorance qui jonche notre voie› (Barbara B. Smith).»

«Préparation de son fils. ‹Mon fils, garde les préceptes de ton père, et ne rejette pas l'enseignement de ta mère› (Proverbes 6:20).
«‹Il ne peut y avoir une œuvre plus grande pour celles qui en ont l'occasion, que de donner naissance aux fils et aux filles de Dieu, et de leur enseigner des principes corrects afin qu'ils puissent choisir le bonheur et la connaissance . . .› (Barbara B. Smith).»

«Enseigner avec amour. ‹Cherchez ardemment les meilleurs dons› (D. & A. 46:8).
«‹Nous nourrirons nos enfants et leur donnerons le cadre le plus chaleureux, le plus riche, le plus enrichissant dont nous soyons capables› (Barbara B. Smith).»

«Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle: ce sont elles qui rendent témoignage de moi» (Jean 5:39).

On peut poser la question: Est-il aussi nécessaire pour une femme que pour un homme d'étudier les Écritures? Pourquoi une femme devrait-elle connaître les Écritures? Quel sens cela a-t-il ici et maintenant?

Les réponses semblent assez évidentes. Une fille du Seigneur est aussi précieuse à ses yeux que l'un de ses fils; de plus, le rôle divin de la femme dans la mortalité consiste non seulement à être responsable de son propre salut, mais aussi à servir d'assistante à son mari et d'exemple directeur pour ses enfants, à toute heure et tous les jours. Cela exige qu'elle étudie les Écritures.

Beaucoup de femmes font une pratique de la lecture des Écritures, mais il en est

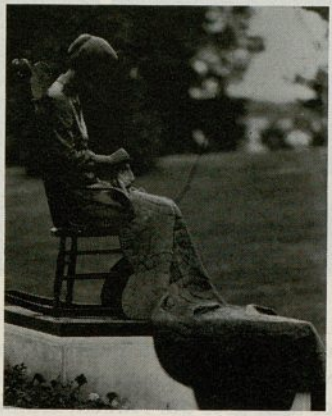
«Joseph et Emma. ‹Tout ce que j'aurai à donner aux pauvres, je le donnerai à cette société . . .› (Relief Society Minutes, 17 mars 1842, p. 13).
«Je déclare maintenant cette société organisée . . .›
«Je suis convaincue que ces paroles et celles prononcées par le prophète Joseph Smith à la sixième réunion de la Société dans laquelle il a dit: «Je tourne maintenant la clef en votre faveur au nom du Seigneur . . .» sont peut-être les paroles les plus importantes prononcées pour les femmes de cette dispensation› (Belle S. Spafford).»

aussi beaucoup qui n'en n'ont pas ressenti le besoin. Si l'on ne peut pas mieux vivre que selon ce que l'on sait, alors toute mère a besoin de connaître la section 68 des Doctrine et Alliances. Cette section contient le commandement du Seigneur donné aux pères et aux mères concernant les choses qu'ils ont la responsabilité d'enseigner à leurs enfants avant qu'ils aient huit ans. La mère doit enseigner la doctrine de la repentance, de la foi au Christ, le Fils du Dieu vivant, du baptême et du don du Saint-Esprit par l'imposition des mains. Elle doit aussi enseigner à ses enfants à prier et à marcher en droiture devant le Seigneur (voir D. & A. 68:25,28).

La mère du président George Albert Smith connaissait la volonté du Seigneur; il raconta d'une manière touchante son apprentissage de la prière: «J'ai été élevé par une mère de l'Église. L'une des premières choses dont je me souvienne fut le moment où elle me prit par la main et me conduisit à la chambre à l'étage. Il y avait deux lits dans la chambre, celui dans lequel mes parents dormaient et de l'autre côté un lit à roulettes. Je m'en souviens comme si c'était hier. Quand nous arrivâmes en haut, elle

«*La femme et ses talents.* ‹Nous aspirons à tout ce qui est . . . digne de louanges› (Treizième Article de Foi).
«‹Le Seigneur nous a commandé de développer nos talents . . . d'enrichir la vie de notre famille et le . . . foyer que nous créons› (Barbara B. Smith).»

«*Accomplissement.* ‹. . . Et qu'aux portes ses œuvres la louent› (Proverbes 31:31).
«‹Dans les années de maturité de la vie de la femme, elle trouvera de nouvelles perspectives et de nouvelles occasions pour elle-même› (Barbara B. Smith).»



«*La femme.* ‹Elle est revêtue de force et de gloire, et elle se rit de l'avenir› (Proverbes 31:25).
«‹J'espère que chaque femme qui regarde la statue centrale, *la femme*, . . . se verra elle-même . . . sachant qu'il existe en elle le pouvoir de progresser éternellement, la force de résoudre toutes les situations que la vie doit offrir et le droit de choisir la direction de sa vie.› (Barbara B. Smith).»

s'assit près de mon petit lit à roulettes. Elle me fit m'agenouiller devant elle. Elle me croisa les mains, les prit dans les siennes et m'enseigna ma première prière. Je ne l'oublierai jamais. Je ne veux pas l'oublier. C'est l'un des souvenirs les plus agréables que j'ai dans ma vie, une mère angélique assise près de mon lit et m'enseignant la prière . . . Cette prière ouvrit pour moi la fenêtre du ciel. Cette prière fut pour moi comme la main de mon Père céleste tendue vers moi, parce que ma mère m'avait expliqué tout ce que la prière voulait dire, pour autant qu'un petit enfant pouvait le comprendre . . .» (*Sharing the Gospel With Others*, Deseret Book Co., 1950, page 147,148).

Le président Wilford Woodruff a conseillé: «Je pense que la mère a une plus grande influence sur sa postérité que toute autre personne. Et la question a été une fois posée: ‹Quand cette éducation commence-t-elle?› Notre prophète a dit: ‹Quand la vie de l'esprit venant de Dieu entre dans le tabernacle.› La condition de la mère à ce moment aura de l'effet sur le fruit de ses entrailles; et à partir de la naissance de l'enfant et tout au long de sa vie, les enseignements et l'exemple de la mère gouvernent et contrôlent dans une grande mesure cet enfant, et son influence se fait sentir dans le temps et dans l'éternité» (*The Discourses of Wilford Woodruff*, première édition, Bookcraft, 1946, page 269).

Cette citation du président Woodruff a une signification accrue aujourd'hui si l'on considère les moyens par lesquels beaucoup de femmes enceintes maltraitent leur corps. Il est reconnu que les bébés qui naissent de femmes qui ont pris de la drogue ont les mêmes symptômes de réaction à la privation que les mères. Si le bébé est déjà tellement influencé avant sa naissance, combien plus l'influence de la mère est-elle vitale après

la naissance quand l'enfant peut voir, entendre, sentir et imiter les actions de sa mère! La femme qui connaît les responsabilités que Dieu lui a données et qui s'est préparée à former son enfant a un grand avantage sur la mère qui est ignorante de ses devoirs spirituels. La mère bien informée considérera soigneusement toute proposition de se séparer de son enfant pendant les huit premières années de la vie de l'enfant.

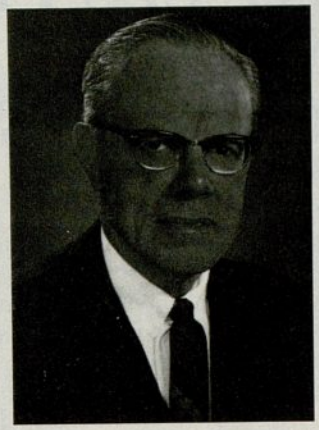
On est impressionné par le fait que pour faire face aux tentations quotidiennes et pour les surmonter, il n'est pas suffisant de se contenter de lire les Écritures contenues dans la Bible et dans le Livre de Mormon; une femme a aussi besoin d'être guidée et dirigée par les Écritures qui sont parvenues par l'intermédiaire du Seigneur à ses prophètes dans cette dispensation. Ces Écritures ne sont pas exprimées d'une façon étrange ou avec un sens caché; mais dans la langue moderne et courante.

Devant les efforts effrénés de Satan pour abattre les justes, alors que la seconde venue du Sauveur approche, la femme dans l'Église a besoin de se fortifier en comprenant le caractère saint de l'alliance du mariage et de l'élément éternel de base de la cellule familiale. Elle doit prêter attention aux paroles des prophètes modernes.

Si une femme se sent incertaine à propos des idées contradictoires qui ont cours au sujet de la place de la femme dans le monde, l'incertitude se résoudra si elle cherche conseil dans la parole des prophètes. Les instructions sur le rôle de la femme dans le plan de l'Évangile n'ont jamais dévié depuis le temps d'Adam jusqu'à l'heure actuelle.

En tant qu'individu, la femme cultivera et entretiendra un témoignage fond» sur la vérité révélée. À mesure que son esprit se fortifie, elle se préparera à accomplir l'œuvre à laquelle elle a été préordonnée. En tant qu'individu, elle doit garder les commandements; en tant que femme et mère, elle doit faire attention aux conseils inspirés. Pour vivre les commandements, elle doit les connaître. Les Écritures enseignent la destinée glorieuse de la femme. Les prophètes L'exaltent. Le président Joseph F. Smith a déclaré: «Il y a des gens qui aiment dire que les femmes sont le sexe faible. Je n'en crois rien. C'est peut-être vrai physiquement; mais spirituellement, moralement, religieusement et en matière de foi, quel homme peut égaler une femme réellement convaincue? Daniel avait une foi suffisante pour le soutenir dans la fosse aux lions, mais les femmes ont vu leurs fils écartelés et ont subi toutes les tortures que la cruauté satanique pouvait inventer, parce qu'elles croyaient. Elles sont toujours plus disposées à faire des sacrifices et valent bien les hommes en stabilité, en piété, en morale et en foi» (*Doctrine de l'Évangile*, Manuel de la Prêtrise de Melchisédek de 1971-1972, chapitre 16, page 137).

Si une femme lit, étudie et met en action les vérités dans sa propre vie, elle sera bénie et guidée quand le Saint-Esprit murmure la vérité à son esprit. Le chemin droit et resserré qui est devant elle sera éclairé et la mènera à la vie éternelle.



«Parfois et dans certaines conditions, il est possible d'échapper à de nombreuses choses: aux murs d'une prison, à des faux amis, à une mauvaise compagnie, à des gens ennuyeux, à un vieux cadre, mais jamais à soi-même. Quand nous sommes allongés la nuit, nous le sommes avec nos propres pensées, que nous les aimions ou pas. Quand nous nous éveillons le matin, nous sommes encore là, que nous nous aimions ou pas. La chose la plus persistante dans la vie (et, n'en doutons pas, dans la mort aussi) est notre conscience de nous-mêmes. Les choses étant ainsi, il n'y a pas de personne plus pitoyable que celle qui n'est pas à l'aise en sa propre compagnie, qu'importe où elle courre, ou à quelle vitesse ou à quelle distance»

(Richard L. Evans)

Neil J. Flinders

COMMENT LES PÈRES NOURRISSENT SPIRITUELLEMENT LEUR FAMILLE

Quand j'étais enfant, j'allais à la foire aux bestiaux avec mon père. Nous vivions dans une petite ferme et nous vendions de temps en temps quelques animaux à la foire.

Les parcs pour les bovins, les ovins, les porcins étaient sur le bord de la rivière. Un pont avec barrières enjambait la rivière et était relié à une rampe d'accès qui formait un angle et s'élevait vers l'étage supérieur d'une installation sur l'autre rive. Comme les animaux destinés à l'abattoir devaient traverser le pont et monter la rampe, les hommes qui étaient chargés de cette opération avaient trouvé une solution ingénieuse. Ils élevèrent un bouc noir pour qu'il entrât dans le parc des ovins, qu'il se mélangeât avec eux puis qu'il ouvrît le chemin sur le pont et en haut de la rampe qui menait à la porte de l'abattoir. Une fois l'entrée passée, le bélier se mettait de côté et les moutons se pressaient vers leur destin fatal.

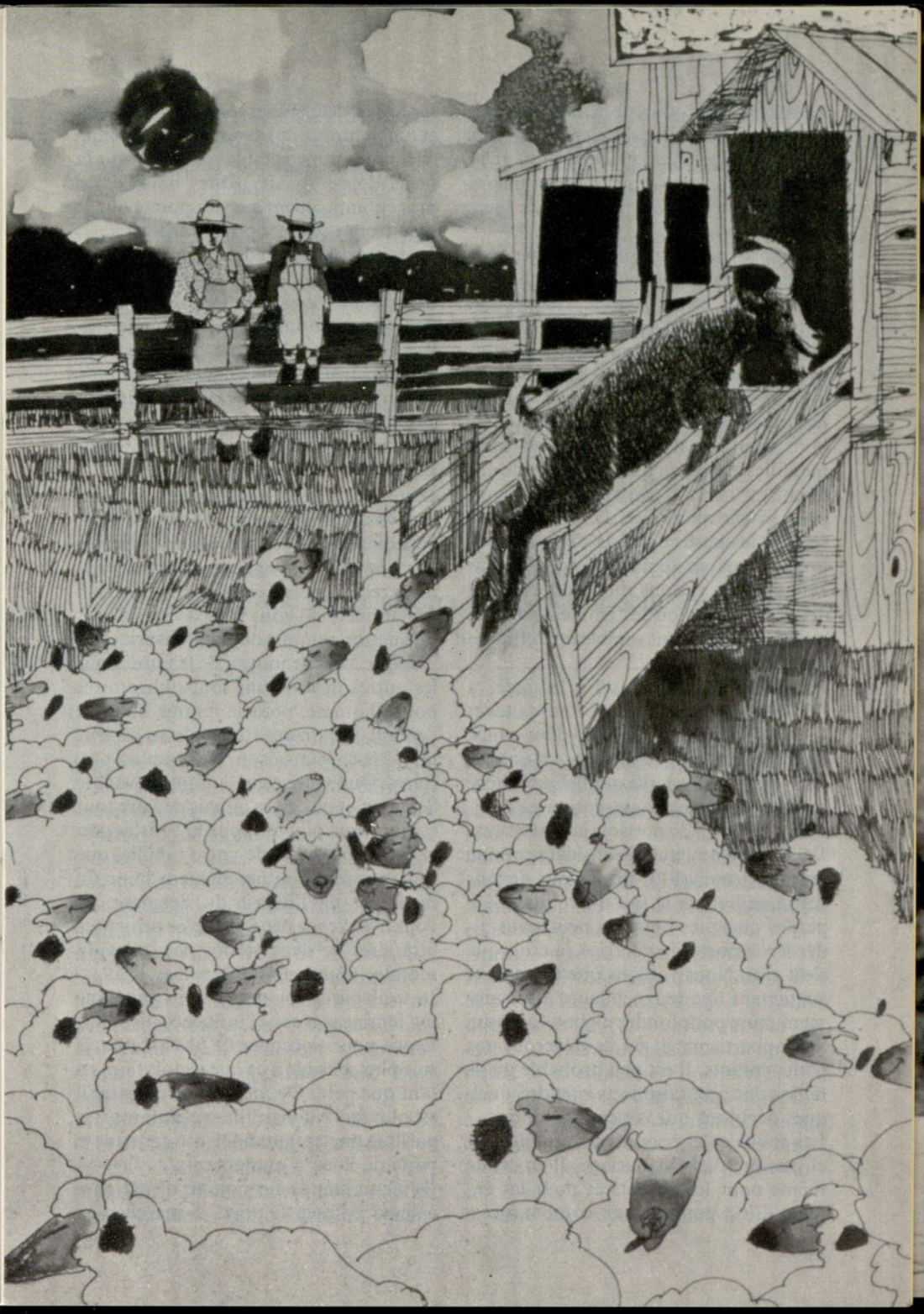
Je me rappelle avoir observé cette scène tandis que mon père m'expliquait l'opération. Il s'interrompit, puis ajouta: «Que cela soit une leçon pour toi; prends garde à la personne que tu suis. Assure-toi de savoir où l'on te conduit.»

Je n'ai jamais oublié cette expérience. Quand je pense aux pères en train de diriger, d'instruire et de nourrir spirituellement leur famille, je me rappelle la manière de faire de mon père: il utilisait des procédés simples, mais durables. On ne prévoit pas toujours les occasions d'enseigner d'importantes leçons. Elles sont parfois issues de nos expériences quotidiennes: un peu par ici et un peu par là en profitant d'un moment d'enseignement.

La leçon qui est peut-être la plus impressionnante parmi celles que j'ai apprises est que mes enfants sont nourris autant sinon plus par mon exemple que par mes préceptes.

Une épreuve à laquelle je suis soumis en tant que père est celle qui consiste à établir une relation plus puissante avec mes enfants que les relations qu'ils établissent avec leurs amis. Cela ne semble pas aussi difficile avec les enfants plus jeunes qu'avec les adolescents. Les enfants aiment jouer et ce n'est pas difficile de rouler sur le tapis, de chatouiller, de raconter des histoires et de faire des grimaces amusantes.

Mais vers les dix ans, l'affaire se corse pour moi! Les enfants plus âgés ont tendance à établir des relations fortes avec leurs semblables bien qu'ils veuillent encore également notre affection et notre attention. A mon avis, la difficulté consiste à entretenir des liens plus forts avec chaque enfant que ceux qu'il a avec



les autres: elle consiste à l'attirer plus fort vers la famille qu'il n'est attiré vers n'importe quel autre groupe. Cette relation permet aux parents de continuer à être des instructeurs efficaces pour leurs enfants.

J'ai appris que le fait d'établir ce genre de relation d'enseignement demande des expériences spéciales avec chaque enfant. J'ai essayé d'avoir ces expériences au moins une fois par semaine: parfois par de grands et parfois par de petits événements. Un tour à cheval dans la nature ou une partie de pêche donne de bons résultats avec mes garçons, mais mes filles attendent quelque chose de différent et il m'a parfois fallu du temps pour savoir quoi faire. Leur apprendre un pas de danse «démodé», être au courant de leur vie scolaire et sociale, leur expliquer les raisons du comportement des jeunes gens ou les emmener toutes seules au restaurant semble être efficace avec mes filles.

Un grand secret consiste à les aider à faire le rapport entre ce que vous faites et la signification que cela a pour vous. Une fois de temps en temps, montrez-leur que vous sacrifiez quelque chose qu'ils savent que vous désireriez vraiment faire afin de pouvoir être avec eux. J'ai un sage ami que je considère comme un père accompli. Il dit: «Nous devons comprendre que le fait d'être disposé à perdre quelques batailles peut nous aider à remporter la guerre.» Je crois que c'est vrai. Nous voulons que nos enfant acquièrent une indépendance suffisamment mûre pour fonder un bon foyer qui leur appartienne et où ils élèveront nos petits-enfants. Il est peu probable qu'ils réussiront à le faire sans prendre quelques décisions qui varient des nôtres.

Les époux et les épouses doivent donner et prendre dans le mariage. Il en est de même pour les parents et pour les enfants. C'est pour moi un combat incessant pour déterminer où je dois tenir bon et où je dois sportivement accepter la «défaite». Il me semble que cela vaut la peine de perdre de petites batailles, si mes enfants cèdent sur des points que je juge trop essentiels pour transiger.

Le fait de savoir céder et où tenir bon met l'accent sur notre besoin de direction divine. Je sais de ma propre expérience qu'à moins de recevoir une instruction spirituelle, je ne peux pas donner d'instruction spirituelle. J'ai appris une grande leçon du président Brigham Young qui donnait aux pères l'instruction d'inviter quotidiennement le Saint-Esprit dans leur foyer:

«Pères, ne cessez jamais de prier pour que vos femmes puissent jouir de cette bénédiction qui consiste à être influencé par l'Esprit du Seigneur, que leurs enfants reçoivent le Saint-Esprit dès le sein de leur mère. Si vous voulez voir s'élever une nation remplie du Saint-Esprit et de pouvoir, voici le moyen de le faire. Tous les autres devoirs qui sont obligatoires pour l'homme, pour la femme ou pour l'enfant viendront à leur place, en leur temps et en leur saison. Ne l'oubliez pas, frères. Que votre cœur soit pur devant le Seigneur et ne cessez jamais de faire tout ce que vous pouvez pour la satisfaction et pour le confort de votre famille, que tous puissent continuellement jouir du réconfort de l'Esprit du Seigneur. Si vous n'en venez pas à cela, vos prouesses littéraires ne dépasseront pas celles du monde» (*Journal of Discourses, 1:69*).

Je trouve que lorsque je prie pour que ma femme soit sous l'influence du Saint-Esprit pour s'occuper de nos enfants, je suis plus sensible à ce que je dois faire en tant que père. De même, je trouve qu'il est plus facile d'instruire mes enfants si je parle de mes enfants à Dieu autant que je parle de Dieu à mes enfants.

Il est commandé aux parents d'enseigner à leurs enfants à prier, à marcher en

droiture et à observer le jour du sabbat. Il est impossible d'échapper à cette responsabilité. Deux conséquences s'ensuivent: Nous ne devons pas attendre de nos enfants qu'ils grandissent sans jamais nous embarrasser, ni sans qu'ils aient besoin de correction; et il ne faut pas espérer non plus ne jamais avoir de problèmes avec nos enfants. L'hypocrisie est un lourd fardeau à combattre.

Les pères nourrissent spirituellement leurs enfants quand ils leur expliquent très clairement la différence entre le bien et le mal. Si nous faisons tout ce que nous pouvons aussi longtemps que nous le pouvons, alors nous jouons notre rôle.

L'une des expériences les plus enrichissantes que j'ai en tant que père consiste à observer mes enfants dans leur succès. Quand nos jeunes enfants participent aux soirées familiales ou aux programmes de l'Église, j'ai remarqué que certains sont très timides, tandis que d'autres sont à l'aise. Mais ils veulent tous réussir et je crois que l'une de mes responsabilités spirituelles consiste à les aider à acquérir assez de confiance personnelle pour qu'ils puissent s'exprimer d'une manière compatible avec leurs talents.

Ma femme a une bonne méthode. Elle se tient fréquemment devant la famille et appelle chaque enfant à tour de rôle, près d'elle et nous parle à nous tous de certaines choses qui concernent cet enfant en particulier. Chacun rougit un peu, mais rayonne beaucoup et notre foyer est toujours un endroit un peu plus lumineux après un événement de ce genre.

Un autre bon moyen pour le père de nourrir spirituellement sa famille consiste à s'assurer que ceux qu'il aime ont l'occasion d'être influencés vers le bien par d'autres hommes et par d'autres femmes.

Emmener ma famille à l'Église, inscrire nos enfants au séminaire, avoir des entretiens avec les personnes chargées d'instruire nos enfants à l'école et à l'Église pour connaître leurs objectifs et les accomplissements de nos enfants, encourager ma femme à assister à la Société de Secours et inviter des gens agréables chez nous, tout cela constitue des moyens de subvenir aux besoins de notre famille. Un père manque de sagesse s'il pense devoir tout faire tout seul.

Après tout ce qu'un père peut dire sur le fait de nourrir ses enfants en justice, rien de ce qu'il fera n'aura autant d'influence que le choix qu'il fera à celle qui sera leur mère. Le plus grand cadeau qu'un père donne à ses enfants est une mère, parce que c'est elle, plus que quelqu'autre force, qui a la plus grande influence sur ses enfants. Il est absolument essentiel qu'elle recherche et cultive la justice dans son foyer.

Le père peut donc nourrir spirituelle-

«Une épreuve à laquelle je suis soumis en tant que père est celle qui consiste à établir une relation plus puissante avec mes enfants que les relations qu'ils établissent avec leurs amis.»

---

ment sa famille en s'efforçant d'avoir des relations nobles avec sa femme et en exprimant ces sentiments par des actions; dites aux enfants ce que vous ressentez à son égard, respectez ses désirs, consultez ses opinions, soyez son ami, sollicitez, mais n'exigez pas, son intérêt et son attention, exprimez votre reconnaissance par des paroles et par des actes, échangez vos propres sentiments et problèmes, montrez par votre emploi du temps que ses intérêts sont importants, que vous aimez sa compagnie et que vous appréciez son témoignage. Il est difficile pour une femme de conserver la spiritualité dans un foyer si le mari n'apprécie ni ne respecte sa droiture personnelle à elle.

Quand j'aide mes enfants à voir leur propre vie du point de vue spirituel, je vois des occasions supplémentaires de leur apporter une nourriture spirituelle. En même temps, je trouve que je suis spirituellement nourri par eux.

Cela m'encourage de lire l'expérience d'Enos qui montre que les efforts de son père pour apporter la nourriture spirituelle n'eurent pas leur plus gros effet immédiatement (Enos 3). Il peut sembler parfois que nos efforts ont peu d'ef-

PRÉSIDER DANS NOTRE FOYER, CELA VEUT DIRE...

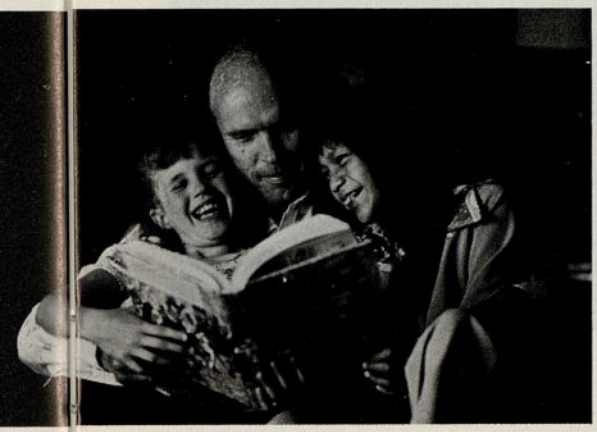
Joan Flinders

J'apprécie toutes les bonnes choses que mon époux, Neil, représente parce qu'elles développent les influences spirituelles qui sont à ma disposition et à celle de mes enfants: et c'est important, parce que l'atmosphère spirituelle d'une famille est déterminée, en grande partie, par la spiritualié du père. S'il n'a pas de force spirituelle, il ne peut la donner à son épouse ni à ses enfants. Voici quelques exemples de la manière dont mon époux nous nourrit spirituellement:

1. Il y a quelques années, nous décidâmes de consigner par écrit certains des points forts et des points faibles de nos enfants et de tenir une entrevue personnelle avec chaque enfant tous les deux ou trois mois. Leur père a préparé une chemise portant

fet, qu'on les méprise ou au mieux qu'on les supporte à contre-cœur. Mais des expériences comme celle que j'ai vécue quand j'étais enfant, en regardant un bouc noir appelé Judas, sont pour moi des témoignages que le résultat vaut l'investissement, même s'il faut du temps pour percevoir les intérêts. □

Neil J. Flinders est directeur des registres, des recherches et de l'évaluation pour le Département des séminaires et des instituts.



le nom de chaque enfant. A l'intérieur, à gauche, se trouvent des feuilles de papier intitulées «Points faibles». À droite se trouvent des feuilles de papier intitulées «Points forts».

Au cours de l'entrevue, qui est un moment très spécial pour chaque enfant, nous discutons des deux domaines. Sous la date, nous écrivons la façon dont nous considérons tous les trois, n'importe quel problème existant, nous faisons une liste précise des travaux accomplis correctement et nous consignons les attitudes améliorées au cours des semaines passées. Les enfants sont libres de nous faire part de ce qu'ils ressentent concernant notre foyer, d'autres membres de la famille, leurs amis ou leurs soucis personnels. Et nous répondons en tant que parents.

2. Il n'est pas toujours facile de faire travailler sept enfants en harmonie autour de la maison, mais quand leur père peut travailler avec eux, les enfants l'apprécient et le «travail» devient un «amusement». Cela vient en partie du fait qu'il leur parle toujours des tâches qu'il accomplissait pendant son enfance et de l'importance de l'amour du travail.

Nous cultivons un jardin en famille chaque printemps. Nous participons tous à la préparation du terrain, à la semence des graines, au binage, à l'arrosage et au désherbage. Puis, en été et en automne, chaque enfant fait l'expérience de récolter les résultats: arracher les radis, ramasser des fruits ou du maïs, déterrer des pommes de terre, etc.

Neil ne manque pas une occasion d'enseigner et compare les aspects du jardinage à la préparation à une mission, à la vie après la mort, à l'importance d'une bonne hygiène et d'une bonne forme, à la destruction de l'ennemi (les mauvaises herbes). Beaucoup de leçons sont enseignées à partir des choses simples que nous faisons chaque jour.

3. Une autre expérience importante que nous avons en famille consiste à lire les Écritures, généralement pendant dix ou quinze minutes juste après notre repas du soir. Le Livre de Mormon est notre projet en cours. Chaque lecteur a son tour et même nos enfants qui ne vont pas encore à l'école ont un livre et suivent avec les doigts. De temps en temps, ils demandent:

«Où en sommes-nous maintenant?» C'est intéressant aussi de savoir que ces petits nous rappellent la plupart du temps que c'est l'heure de lire les Écritures. Neil nous donne beaucoup de connaissances spirituelles à ces occasions. Il mettra souvent une idée au tableau ou jouera une partie de l'histoire. Les enfants aiment cela!

4. Le dimanche de jeûne a plus de signification quand il y a un but pour le jeûne et cela nous aide quand Neil discute du but du «jeûne» le samedi (quelqu'un de malade dans notre paroisse, quelqu'un qui a besoin d'une bénédiction spéciale). C'est toujours un événement très spécial pour les jeunes enfants quand Neil prend le temps d'écouter leurs prières individuelles, et je l'entends souvent demander aux plus âgés s'ils prient tous les jours.

Je sais que quand nous prenons le temps pendant les repas ou au moment de la prière de discuter des événements particuliers de la journée, les enfants deviennent plus sensibles et plus reconnaissants.

5. Un père nourrit spirituellement sa famille aussi par la façon dont il exerce sa prêtrise. Il donne l'exemple par son attitude. Les enfants sont spécialement bénis quand ils savent que leur père est heureux de faire le travail du Seigneur. Il est important pour nous tous que Neil continue à faire l'effort de m'emmener au temple chaque mois. Cette façon de procéder dans notre famille a une influence positive sur nous tous. Cela nous aide en tant que parents à garder nos priorités en ordre, et les enfants semblent ressentir qu'il y a quelque chose de spécial dans ce que nous faisons. Ils l'expriment par leur attitude et leur coopération. Nous pensons que le fait d'aller au temple est un moyen important d'apprendre à nos enfants le mariage dans cet endroit.

6. Le meilleur moment de la semaine est pour nous la soirée familiale. Nous attendons avec impatience les moments prioritaires que nous passons en famille. Chacun à son tour enseigne la leçon, dirige un jeu, chante un chant ou raconte une expérience spéciale, mais c'est toujours Neil qui préside. Il peut observer le climat émotionnel de la famille, prendre des notes mentales sur ce qui peut être fait pour l'améliorer.

C'est un cadre idéal pour mieux faire connaissance avec les autres et pour enseigner complètement les principes de l'Évangile. Au cours de notre propre soirée en famille, nous avons l'occasion de vérifier les connaissances de nos enfants, car nous savons que nous pensons souvent que les idées de l'Évangile sont claires, quand en réalité elles ne le sont pas. Par exemple, l'un de nos jeunes enfants a eu des difficultés à faire la différence entre le président de l'Église et le président de notre pays.

Voilà donc quelques-uns des domaines dans lesquels nous avons rencontré le succès. Mais ce qui est efficace pour nous ne peut ne pas l'être pour une autre famille. En tant qu'épouse, nous devons faire preuve de patience si notre mari ne prend pas toujours la direction, mais nous devons lui dire que nous apprécions tout ce qui est bon en lui. Un mariage réussi, comme un témoignage, doit être continuellement renouvelé pour rester vivant.

Joan Flinders, femme au foyer, est institutrice à la Primaire.

Thomas W. Laydanye

C'EST AINSI QUE J'AI DÉCOUVERT MA FEMME

Cela m'est difficile d'exprimer d'une manière adéquate ce que je ressens à propos de mon épouse. Je l'aime infiniment plus qu'au moment de notre mariage. J'ai confiance en elle, je la respecte, je compte sur elle et, en plus de tout le reste, je suis fier d'elle.

Ma femme est une personne que je redécouvris après des années de mariage: et j'en découvre encore davantage à son propos.

J'ai eu l'occasion de parler avec bon nombre de nos chères sœurs. Elles parlaient de frustations qui avaient existé au sein de mon propre mariage. Ces sœurs étaient des membre de l'Église actives et dévouées. Elles honoraient et respectaient la prêtrise. Elles appréciaient leur rôle de mères et de maîtresses de maison et pensaient qu'elles soutenaient leur mari; mais, à contre-cœur, elles avouaient qu'elles ne se sentaient parfois pas appréciées pour leurs contributions au mariage et à la famille. Les choses qu'elles voulaient faire person-

nellement semblaient d'une manière ou d'une autre ne pas être aussi importantes que les choses que leur mari et leurs enfants voulaient faire. Il semblait qu'elles n'avaient jamais assez de temps pour elles-mêmes. Et, bien qu'elles aiment beaucoup leur mari, elles ressentaient cependant un manque d'«unité» dans leur mariage parce que leur mari semblait ni connaître ni comprendre certains de leurs sentiments et de leurs soucis importants, ni leurs pensées.

Quand nous entrâmes dans l'Église, nous étions un couple de jeunes mariés et nous étions inspirés par l'exemple de nos dirigeants de l'Église qui, c'était évident, s'étaient totalement engagés au service du Seigneur. Au cours des dix années qui suivirent, ma femme et moi détînmes chacun trois ou quatre appels simultanément tandis que deux autres enfants se joignirent aux deux que nous avions déjà.

Je remarquai vaguement que nous ne parlions jamais d'autre chose que de la famille ou des affaires ménagères. De plus en plus, j'abandonnai les décisions concernant les enfants à ma femme tandis que je me contentais de marmonner mon accord ou de formuler une objection de temps en temps. Je déléguai même la majeure partie des responsabilités concernant les soirées familiales à ma femme. En négligeant mes responsabilités de père, j'accroissais son fardeau de mère; et je faisais très peu en tant que mari pour la renforcer dans son rôle de mère.

Ce qui me réveilla fut l'enregistrement sur bandes magnétiques d'un discours de Paul H. Dunn où il conseillait, entre autres choses, à l'époux de ne pas toujours être la seule source de renseignements sur les questions touchant les Écritures, l'Église ou des sujets académiques; l'épouse devait avoir le temps de faire ses propres recherches, d'accroître ses propres connaissances et d'affiner ses propres talents culturels.

Je me rappelle ma surprise au souvenir du nombre de fois où j'ai prié pour que nos enfants atteignent leur plein épanouissement dans leurs objectifs dans le domaine de l'Évangile et dans celui des choses humaines, mais je n'avais jamais demandé en prière les mêmes bénédictions pour ma femme. Je m'aperçus aussi que j'avais tendance à arranger le temps pour mes propres distractions et passe-temps parce que c'était important pour moi d'avoir des activités variées, mais que je n'appliquais pas les mêmes principes et directives à la vie de ma femme.

Après beaucoup de considération à ce propos et à celui de choses en rapport, je priai le Seigneur. Une partie de la réponse

---

«Le mariage éternel est . . . une alliance de croissance mutuelle.»

---

se trouvait dans une nouvelle façon de comprendre Matthieu 19:5,6 qui fait allusion à l'époux et à l'épouse comme non «plus deux, mais . . . une seule chair». Je vis l'époux et l'épouse tentant d'atteindre la perfection ensemble. Si une partie de ce corps n'est pas nourrie, c'est le corps entier qui en souffre.

Plus humble, je rentrai à la maison pour faire part de ma découverte à ma femme et lui proposer de prendre le temps de faire, d'étudier, d'apprendre ou de pratiquer quelque chose qu'elle aimerait. Elle commença par refuser d'envisager l'idée. Elle pensait qu'elle avait déjà tant de responsabilités importantes qu'elle n'aurait pas le temps de s'occuper de choses extérieures au foyer. Nous en discutâmes et nous priâmes à ce propos. Une semaine

L'ami 6/1979

D'AMI À AMI

par Marion D. Hanks
de la présidence du Premier collège des soixante-dix

Chers jeunes amis de la Primaire,
Un soir dans le Pacifique sud, ma femme et moi nous étions montés à l'arrière d'un très vieux petit bus que le chauffeur conduisait avec précaution dans les rues inondées de Papeete, sur l'île de Tahiti. L'eau suintait dans le bus tandis que les cieux déversaient de grands rideaux de pluie qui étaient trop pour le vieux toit, les vitres cassées et les vieux essuie-glaces. Des gaz filtraient par les craquelures du tuyau d'échappement à travers le plancher du bus et aucun d'entre nous n'était très à l'aise. Certains des passagers furent un peu malades et s'inquiétaient pour le retour à l'hôtel. Nous dépassâmes beaucoup de voitures garées dans des rues qui ressemblaient plus à des rivières qu'à des voies routières.
Tous ceux qui étaient dans le bus assistaient à une conférence des présidents de mission des mers du sud. Il y avait des dirigeants venus des îles Fidji, des îles Samoa, de Tonga, d'Hawaii et de Tahiti, plus quelques dirigeants locaux de la prêtrise et

certains visiteurs venant d'Utah. Au lieu d'être assis à s'inquiéter, quelqu'un commença à chanter et tout le monde se joignit rapidement à lui. Nous chantâmes des cantiques bien connus et de vieux chants familiers pendant un moment. Je commençai à chanter un chant que j'avais appris à la Primaire quand j'étais enfant: «Oh, nous sommes les garçons qui tracent la piste, venant de l'ouest où le soleil brille . . .»

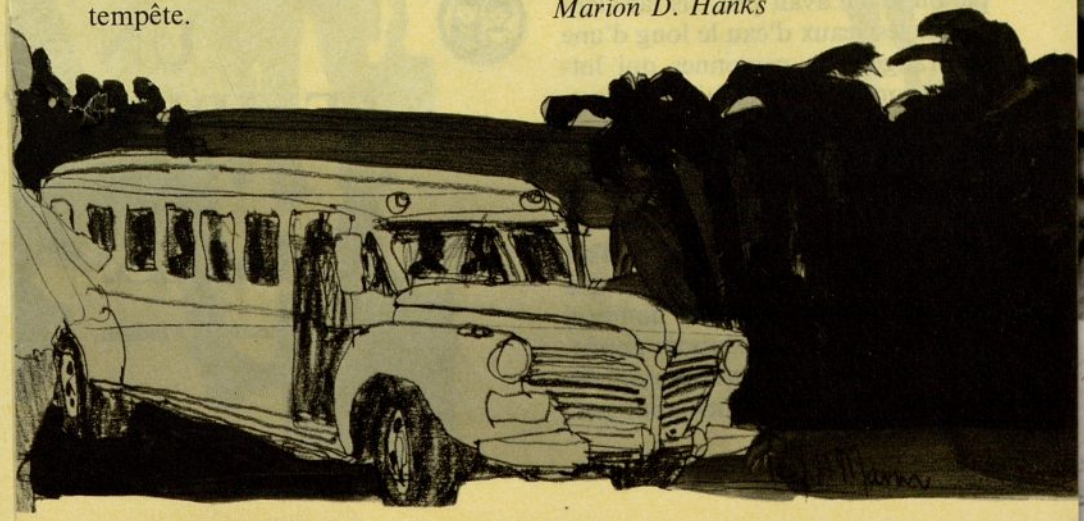
À ma grande surprise, presque tout le monde dans le bus connaissait le chant. Beaucoup d'entre eux avaient grandi dans les îles et y avaient passé toute leur vie, mais quand nous nous mîmes à chanter des chants de la Primaire, tout le monde les connaissait et se joignit à nous.

Puis nous finîmes nos chants en chantant avec tendresse et amour: «Je suis enfant de Dieu». Il y avait peu de gens dans les rues par cette soirée pluvieuse, mais ceux qui y étaient et le chauffeur du bus furent d'abord curieux, puis remplis de respect à notre égard tandis qu'ils nous entendaient chanter dans la tempête.

La Primaire m'a donné beaucoup de merveilleux souvenirs. L'une des choses que les garçons et les petites filles ne comprennent pas, c' est que nous continuons à nous rappeler durant toute notre vie les bonnes choses que nous apprenons, les bons amis que nous nous faisons et les personnes merveilleuses qui nous instruisent. Nous nous souvenons des leçons et des chants et nous grandissons avec la bénédiction de tout cela quand nous vieillissons. Bien sûr, nous nous rappelons aussi certaines choses qui ne sont peut-être pas aussi bonnes et nous sommes sages si, durant toute notre vie, nous faisons tout ce que nous pouvons pour traiter chacun avec honnêteté, avec courtoisie et avec respect de manière à avoir beaucoup d'heureux souvenirs.

Ma prière est que vous ayez d'agréables expériences avec de bons amis et de merveilleuses instructrices de manière à ce que vous n'ayez que d'heureux souvenirs toute votre vie durant, et éternellement.

Bien à vous,
Marion D. Hanks



UN TEMPLE EN FLAMMES!

par Susan A. Madsen

«Au feu! Au feu!»; des appels à l'aide frénétiques déchiraient le silence d'un paisible après-midi à Nauvoo. Mais ce n'était pas une grange ou un appentis qui était la proie des flammes, ce 9 février 1846.

Aurelia Spencer, âgée de onze ans, était à proximité et pouvait voir des hommes au sommet du temple qui agitaient leur chapeau et qui appelaient pour obtenir de l'aide. Beaucoup de membres de l'Église étaient occupés à se préparer à quitter l'Illinois pour l'Utah, mais quand l'alerte retentit, chacun quitta ce qu'il était en train de faire pour aider à sauver le temple.

Willard Richards, dirigeant au sein de la communauté, était sur les terrains du temple quand le feu se déclara, et il prit immédiatement les choses en mains. Il cria à chacun, y compris les femmes et les enfants, de se précipiter vers les puits les plus proches pour remplir des seaux d'eau. Deux rangées d'hommes furent formées dans les escaliers qui menaient au toit du grenier du temple où le feu avait pris. Ils faisaient passer les seaux d'eau le long d'une des rangées de personnes qui luttaient contre le feu, et faisaient revenir les seaux vides le long de l'autre. Aurelia courait de-ci, de-là, et apportait des seaux d'eau aux hommes de la brigade des seaux. Mais les puits furent rapidement taris et l'on envoya des attelages de chevaux vers la rivière pour se procurer de l'eau. Il y eut quelques instants de confusion quand une autre alerte appela certains des saints à l'aide pour porter secours aux victimes d'un accident à proximité, survenu à deux bateaux sur la rivière. Mais malgré cette interruption, l'incendie du temple fut éteint en une demi-heure environ.

Hosea Stout, l'un des lutteurs contre le feu, dit que l'incendie avait fait un

trou d'environ trois mètres carré et demi dans le toit. On découvrit plus tard que l'incendie du temple avait été causé par un tuyau de poêle chauffé au rouge qui avait mis le feu à des vêtements qui séchaient dans une salle du grenier.

Quand le feu fut complètement éteint, Aurelia se joignit aux saints qui se réjouirent très fort en criant Hosanna. Brigham Young, président du Conseil des Douze, avait vu la fumée à quelque distance et arriva juste quand la foule commença ses réjouissances. La clique de Nauvoo monta ensuite sur le faîte du toit et commença à jouer pour ceux qui étaient rassemblés en contrebas.

Aurelia se sentit honorée d'avoir pu aider à éteindre l'incendie qui aurait facilement pu détruire le temple que

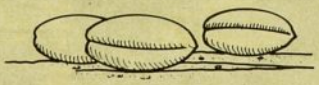
les saints aimaient. Elle écrivit plus tard: «Comme j'étais enfant, je ne pus m'empêcher de remarquer l'ordre qui prévalait et le calme des hommes qui dirigeaient le travail.» Aurelia grandit et devint présidente de la première Primaire organisée dans l'Église.

LA PARABOLE DU SEMEUR

racontée par Naomi W. Randall

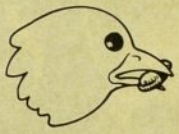
Un jour, Jésus marchait avec ses disciples sur le bord de la mer de Galilée. Une grande foule voulait être auprès de lui et entendre ses enseignements. Jésus monta dans une barque et commença à instruire le peuple en lui racontant des histoires que l'on appelle paraboles. Voici l'une des histoires qu'il raconta:

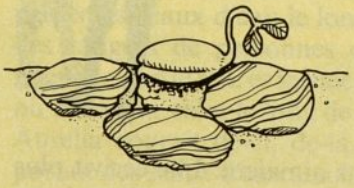
Un semeur sortit un jour dans son champ avec une besace pleine de semence. Tandis qu'il arpentait le champ, il prenait des poignées de semence dans la besace et les répandait sur le sol.



Une partie de la semence tomba sur le chemin dur.

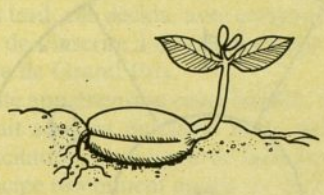
Des oiseaux perchés sur des arbres avoisinants vinrent à tire-d'aile et mangèrent la semence avant qu'elle n'ait la possibilité de pousser.





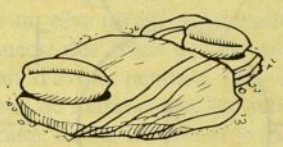
Une autre partie tomba dans les endroits pierreux et commença à germer. Mais elle ne put faire pénétrer ses racines dans les pierres, et elle sécha et mourut bientôt.

Une autre partie tomba là où poussaient des épines. Mais les épines poussèrent si vite qu'elles étouffèrent la bonne semence.



Une bonne partie tomba dans la bonne terre. Elle monta bientôt et fit pénétrer ses racines en profondeur dans la riche terre grasse. La pluie arriva et le soleil brilla. Les plantes poussèrent et poussèrent. Elles devinrent de hautes tiges portant du bon grain.

Vint le temps de la moisson. Le semeur se rendit à nouveau dans ses champs. Il prit de nombreux sacs et paniers avec lui. Certains champs produisirent 30 fois plus de semence que celle qui avait été plantée, d'autres 60 fois plus et certaines jusqu'à 100 fois plus. Les disciples demandèrent à Jésus d'expliquer ce que signifiait l'histoire.

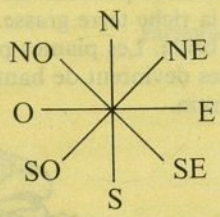


Jésus leur répondit que le semeur est comme celui qui enseigne l'Évangile. Les différentes sortes de terre sont comme les gens qui entendent ces enseignements.

Les gens qui n'écouteront pas sont comme les durs endroits où la semence n'a pas pu pousser. Tout comme les oiseaux emportèrent la semence, ces gens oublieront les vérités qu'ils ont entendues.

Les gens qui écoutent les enseignements de Jésus, mais qui n'y obéissent pas sont comme les endroits pierreux.
Ceux qui ont cru en l'Évangile, mais qui laissent les plaisirs et l'argent envahir leur vie pour ne plus laisser de place à l'Évangile sont comme le sol où les épines ont étouffé la bonne semence.
Mais les gens qui acceptent l'Évangile et qui le vivent sont comme la bonne terre.

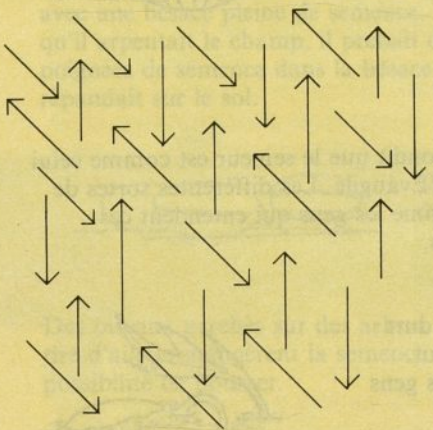
Amusons-nous



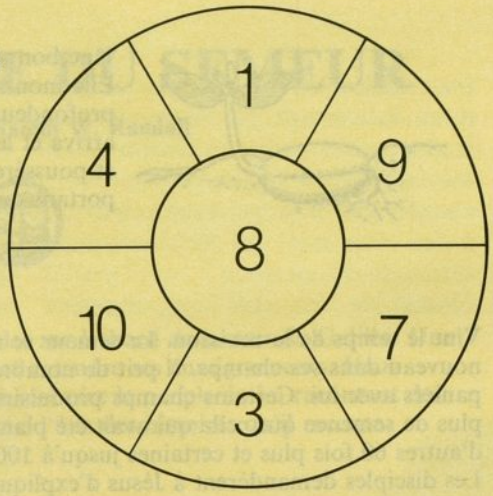
Flèches d'orientation

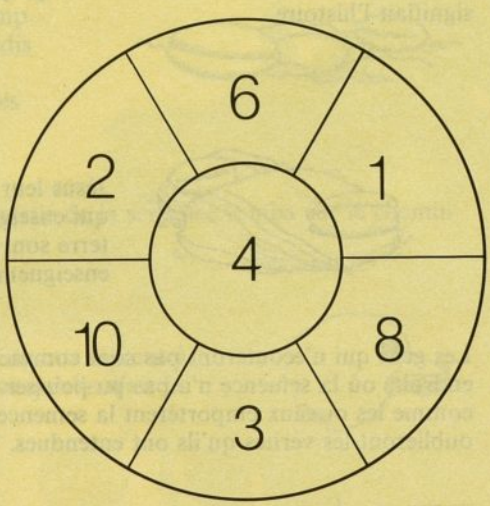
par Richard Latta

Pouvez-vous compter le nombre de flèches orientées dans les directions suivantes:
nord, sud, sud-est et nord-ouest?



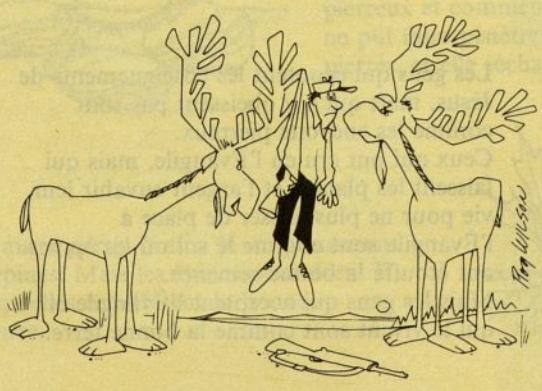
Réponse:
Flèches d'orientation: nord 8, sud 6, sud-est 7, nord-ouest 6.





Coloriage

Coloriez les cases qui contiennent un nombre inférieur à celui du centre.



Regarde ce qui faisait tout ce bruit!

plus tard, elle décida, avec certaines réserves, de s'inscrire à un cours du soir sur la Perle de Grand Prix.

Toute appréhension cessa bientôt. Elle revenait souvent de classe toute pétillante d'excitation, impatiente de faire part d'un principe récemment appris ou de discuter des leçons stimulantes. Nous commençâmes à avoir quelque chose dont nous pouvions parler outre le travail et les enfants. Le fait de m'occuper des enfants ce soir-là pendant quelques semaines me fit mieux apprécier sa contribution au foyer et me fit renouer des contacts rompus avec nos enfants. Ils sentirent la différence en elle et étaient impatients de l'entendre parler aussi de sa classe. Le bonheur était contagieux.

Par la suite, de temps en temps, elle prit des cours par correspondance sur d'autres sujets et finit par trouver le courage de réaliser un rêve qu'elle avait chéri depuis des années: des cours artistiques. Je fus stupéfait d'avoir, pendant plus de deux décennies de mariage, négligé cette partie importante de ma femme, et je fus fier de voir se développer ses talents artistiques. Elle s'épanouit en confiance, nos relations s'enrichirent et s'améliorèrent, et notre appréciation mutuelle se développa.

Beaucoup de couples ont une communication pleine et riche et se soutiennent complètement. Mais certaines sœurs de choix ont hésité et hésitent même maintenant à parler à leur mari, comme ma femme avait hésité à me parler, parce qu'elles ont reçu d'une manière ou d'une autre le message provenant de ces hommes affairés que leurs besoins étaient moins importants que les besoins de leur mari ou que ceux de leurs enfants.

Quand ma femme commença à prendre des cours, je remarquai que nous commencions à avoir plus souvent des discussions stimulantes et profondes à propos des Écritures et de l'Église. Au cours d'une expérience particulière importante, nous parlions tranquillement ensemble à l'intérieur du temple après une session et elle me fit part de ce qu'elle avait compris de la cérémonie de dotation. L'Esprit témoigna de la véracité de ce qu'elle disait. Ce moment d'échange fut un moment précieux dans nos rapports. Or, je ne crois pas que ses cours lui aient apporté cette connaissance; c'était plutôt que sa confiance personnelle et son champ d'intérêts accrus la poussèrent à méditer dans un esprit de prière sur un domaine qu'elle considérait auparavant comme «la dépassant». En conséquence de sa compréhension spirituelle, elle éleva et développa ma connaissance d'une importante vérité éternelle.

L'appréciation de ma femme, non seulement pour ce qu'elle fait pour moi et pour la famille, mais comme une personne douée de talents et d'apports uniques, m'a mieux fait prendre conscience de la vérité que chaque épouse doit participer complètement au but mutuel de la progression et de la perfection. Le mariage éternel est, dans un sens très réel, une alliance de croissance mutuelle vers notre développement mutuel le plus complet. □

Thomas W. Ladanye, directeur d'institut, est membre du grand conseil dans le pieu de Beloit (Wisconsin).

Questions et réponses

Les réponses ont pour but d'aider et d'expliquer, mais ne constituent pas des déclarations officielles de la doctrine de l'Église.

Franklin D. Richards
du Premier conseil des soixante-dix

«J'ai tellement à faire avec l'Église et avec d'autres tâches que je n'ai pas le temps de faire quoi que ce soit d'autre; cependant on m'enseigne de ne jamais dire non quand on me demande d'accepter une position dans l'Église. Que dois-je faire?»

Comme Néphi dans l'ancien temps, je suis né de bonne famille, et deux des choses les plus importantes que mes parents m'ont enseignées furent de suivre les dirigeants de l'Église et de ne jamais refuser une occasion de servir dans l'Église.

Ces enseignements ont eu une influence profonde dans ma vie, mais je dois confesser qu'il a été difficile par moment d'accepter et de magnifier les appels. Cependant, du mieux que je me souvienne, je n'ai jamais refusé une occasion de servir dans l'Église quand on me l'a demandé.

Nous devons reconnaître qu'il y a des périodes où les gens peuvent prendre part à tant d'activités qu'ils ne semblent pas être capables de prendre soin d'elles de la façon qu'ils aimeraient et encore moins se charger d'autre chose. Richard L. Evans faisait allusion à cela dans l'un de ses petits discours quand il disait: «Il reste toujours moins de temps, -un fait que nous envisageons parfois avec des sentiments de frustration parce que nous sommes tellement occupés, - trop occupés parfois pour penser suffisamment à ce qui nous occupe.

«Se pourrait-il que nous soyons devenus les esclaves de beaucoup de choses accessoires?

«Pouvons-nous éviter de laisser les choses accessoires nous asservir? Pouvons-nous décider de chercher à simplifier d'une manière ou d'une autre et de faire une nouvelle évaluation de ce que nous considérons vraiment comme essentiel, avec un peu plus de vie, un peu moins de pure routine, un peu moins de temps perdu à des choses insignifiantes, un peu moins de gestes inutiles?»

Avant de refuser de servir parce que vous pensez que vous êtes trop oc-

cupé, peut-être faudra-t-il que vous agissiez selon les conseils de frère Evans: *Simplifier* un peu et faire une nouvelle évaluation de ce que vous considérez comme réellement essentiel. Reconsidérez vos priorités et rappelez-vous vos alliances avec le Seigneur où vous avez fait alliance de donner libéralement de votre temps, de vos talents et de vos moyens pour l'édification du royaume de Dieu.

À mesure que vous simplifiez votre vie en mettant au premier plan les choses de première importance et en éliminant les activités moins essentielles, vous trouverez probablement le temps d'accepter la tâche de l'Église. Si, après avoir ainsi considéré la demande avec soin et dans un esprit de prière, vous êtes encore indécis, il semblerait approprié de discuter davantage de la demande avec vos dirigeants locaux de l'Église.

Il arrive parfois aussi que l'on nous demande d'accepter des appels dans l'Église pour lesquels nous ne nous sentons pas qualifiés, et nous sommes tentés de dire non parce que nous sommes effrayés. J'ai découvert que, dans une grande mesure, la vie est une suite de tâches pour lesquelles nous ne nous sentons pas entièrement prêts, mais si nous acceptons et si nous faisons notre part, le Seigneur nous bénit en nous accordant la sagesse qui dépasse notre personnalité naturelle et, dans des cas pareils, nous dépassons vraiment nos limites. C'est ainsi que nous progressons en devant aller au-delà de nos limites passées.

C'est mon avis que le fait d'être généralement trop occupé et de ne pas être qualifié ne sont vraiment pas des raisons valables pour refuser des occasions de servir à l'édification du royaume de Dieu.

Le prophète Joseph Smith a dit: «J'ai fait ma règle, quand le Seigneur ordonne que quelque chose soit fait, de le faire» (*History of the Church*, 2:170).

C'est par l'intermédiaire de ses serviteurs détenant l'autorité que le Seigneur nous commande; c'est pourquoi mon conseil est de suivre les dirigeants de l'Église et de ne jamais refuser une occasion de servir. En agissant de la sorte, vous verrez non seulement un grand changement intervenir dans la vie de ceux avec lesquels vous travaillez, mais aussi dans la vôtre. Vous connaîtrez la joie, le bonheur, la satisfaction, la croissance et le développement. De cela, je peux rendre vraiment témoignage. □

Victor B. Cline
Professeur au Département de psychologie de l'université d'Utah

«Est-on toujours justifié de désobéir aux parents afin de suivre les principes de l'Évangile?»

Dans le cas extrêmement improbable où un père ou une mère pourrait demander ou ordonner à son fils ou à sa fille de faire quelque chose qui est

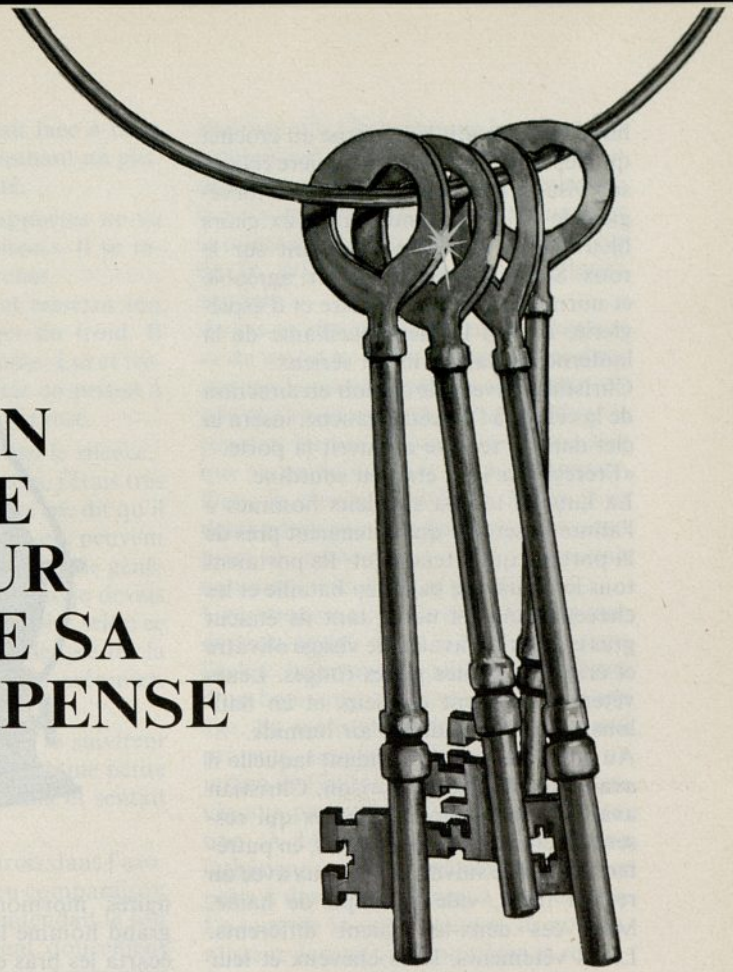
de toute évidence mauvais, anti-social ou auto-destructeur, je rappellerai le conseil du président Brigham Young aux sœurs de l'Église, à savoir: qu'elles doivent soutenir et honorer leur époux, mais qu'aucune épouse ne suivra son époux jusqu'en enfer.

Quand un père ou une mère conseillera à son enfant de faire quelque chose qui est , de toute évidence, contraire aux principes de l'Évangile, la jeune personne aura certainement la sagesse de rechercher l'aide et le conseil de l'autre parent d'abord. Mais je ne peux pas imaginer des parents aimant leurs enfants et raisonnablement sains d'esprit demandant ensemble à leurs enfants de faire quelque chose de vraiment mauvais. Je n'ai vu cela qu'en cas de maladie mentale ou d'intoxication. Ces conditions seront raisonnablement apparentes pour l'enfant.

Cependant, je peux imaginer, surtout dans des familles dont une partie seulement est membre de l'Église, une occasion où le père ou la mère puisse demander à ses enfants de travailler le dimanche ou de rompre autrement le sabbat, de ne pas verser son argent sur le fonds de la dîme, de boire des boissons «interdites» ou de faire d'autres choses semblables qui pourraient être contraires aux principes de l'Évangile. Mais nous devons reconnaître que tant sous le rapport des lois spirituelles que temporelles, les parents sont les gardiens des enfants et ont des responsabilités pour leur éducation. Le problème ne sera donc pas résolu par une révolte ouverte. Je conseillerai à la jeune personne de demander d'une manière raisonnable la permission de vivre les principes de l'Église. Résolvez le problème par des négociations paisibles, d'une manière chrétienne. Il est certain que le jeûne et la prière permettront au jeune membre de l'Église qui est digne de recevoir une révélation personnelle qui l'aidera à résoudre d'une manière constructive le problème qui l'oppose à ses parents, de sorte que tout le monde gagne. Si le problème ou le conflit persiste, je rechercherai conseil auprès de l'évêque sur la manière de le résoudre.

Je me rappelle une femme qui harcelait toujours son mari (un ancien inactif), qui ne payait pas sa dîme, en disant sans arrêt: «Quand tu ne paies pas ta dîme, tu nous prives, moi et les enfants, des bénédictions qui sont liées à ce commandement . . . Je veux recevoir ces bénédictions, même si toi tu ne le veux pas.» Elle fut tellement irritée et son mariage fut tellement dérangé à ce propos qu'elle eut un entretien avec l'évêque pour essayer d'obtenir son aide pour forcer son mari à payer la dîme. La réponse de l'évêque fut la suivante: «Sur le plan général, votre mari est un homme bon et juste. Si vous le soutenez en justice, même dans sa décision de ne pas payer la dîme en ce moment, le Seigneur vous soutiendra, vous obéirez aux commandements de Dieu et ne manquerez aucune des bénédictions.» Quand le mari apprit par la suite le conseil qu'avait donné l'évêque, il fut si profondément touché et impressionné que son activité augmenta dans l'Église et que les relations conjugales s'améliorèrent beaucoup.

Nous obéissons donc parfois à un plus grand commandement qui surpasse un commandement inférieur. Et le test que l'on pourrait utiliser pour décider de ce que nous devons faire et de la manière de résoudre une situation délicate (comme celle qui est exposée dans la question ci-dessus) serait: «Qu'aurait fait le Christ dans une situation semblable?» □



C'EST EN SOI QUE L'AMOUR TROUVE SA RÉCOMPENSE

Laird Roberts

Note: Cette histoire est le récit romancé d'une histoire véridique se trouvant dans les registres généalogiques de famille.

La lueur jaune pâle de la lanterne que portait Christian Monson projetait des ombres noires qui dansaient sur les murs de pierres grises de la prison de Fredrikstad (Norvège). Christian hésita à la lourde porte en chêne qui séparait le bureau de la prison des cellules en contrebas. Son cœur battait la chamade. Il savait que si l'on découvrait son plan qui consistait à libérer les deux prisonniers, il serait aussi incarcéré ici.

Christian palpa la froideur lisse de la clef du geôlier et il sentit le poids de sa décision irrévocable. Il inspira longuement et profondément, mit la clef dans la serrure et la tourna; on entendit un cliquetis métallique. De sa main libre, il tira la porte vers lui. L'air provenant des cellules était humide et fétide: la puanteur d'hommes qui ne se lavaient pas et l'air vicié de la cave.

Christian descendit calmement les marches de pierre qui menaient aux longs alignements de cellules que le directeur de la prison avait confiés à ses soins de garde de nuit. Au bas des marches, il fit

halte et suspendit la lanterne au crochet qui dépassait du mur. La lumière éclaira son visage. Elle révélait un jeune Norvégien de 14 ans, grand, aux yeux clairs bleu ciel et aux cheveux tirant sur le roux. Son visage était régulier, agréable et normalement plein de rire et d'espièglerie, mais à la lueur vacillante de la lanterne, il était ferme et sérieux.

Christian traversa le couloir en direction de la cellule à l'extrême gauche, inséra la clef dans la serrure et ouvrit la porte.

«Frères!» Sa voix était en sourdine.

La lumière tomba sur deux hommes à l'allure misérable qui se tenaient près de la porte et qui attendaient. Ils portaient tous les deux une barbe en bataille et les cheveux longs et noirs, tant ils étaient gras et sales. Ils avaient le visage olivâtre et criblé de petites plaies rouges. Leurs vêtements étaient crasseux et en haillons, pourrissant dans l'air humide.

Au cours de l'année pendant laquelle il avait travaillé dans la prison, Christian avait vu beaucoup d'hommes qui ressemblaient à ces deux-là; sales, en putréfaction, qui le suivaient des yeux avec un regard froid, vide et empli de haine. Mais ces deux-là étaient différents. Leurs vêtements, leurs cheveux et leur peau avaient la même apparence que ceux de n'importe quel homme ayant passé plusieurs mois dans la prison. C'était dans leurs yeux que Christian avait remarqué une différence; ces deux hommes avaient un regard chaleureux, vivant et fort.

Frère Hanson sourit et agrippa Christian par l'épaule d'une main puissante. «Notre Père céleste est satisfait de votre courage, Christian», dit-il.

«Nous ferions mieux de nous presser», dit l'autre homme, frère Nelson, en sortant de sa prison.

«Mais prions d'abord.»

Plusieurs minutes après, Christian sortait de la prison avec les deux missionnaires mormons. Frère Hanson, un grand homme large d'épaules, s'arrêta, écarta les bras et inspira lentement une longue bouffée de l'air froid et pur de la nuit.

Ils murmuraient en marchant. Puis ils commencèrent à descendre les rues étroites qui menaient vers un endroit rocheux dans le fjord.

«Frère Monson, que feront vos parents?», demanda frère Nelson.

«Je ne sais pas, frère Nelson. Je ne sais pas», dit-il lentement. «J'ai essayé d'en parler à ma mère, mais elle ne veut pas écouter. Et mon père est un homme fier, fier de la Norvège, fier de l'Église luthérienne, fier de ses propres croyances. Ma mère pourrait comprendre, mais je crains que mon père ne veuille pas même essayer.»

Christian s'arrêta et se mit face à frère Nelson, sa respiration dessinant un plumet blanc dans l'obscurité.

«Cette vérité que vous apportez ne va pas sans peine, frère Nelson.» Il se retourna et se remit à marcher.

Frère Nelson acquiesça et resserra son manteau pour se protéger du froid. Il comprenait bien le problème. Lui et frère Hanson avaient été jetés en prison à cause de cette même intolérance.

Christian rompit à nouveau le silence. «Il y a de nombreuses années, j'étais très jeune alors, mon grand-père me dit qu'il y a des décisions dans la vie qui peuvent changer mon avenir et l'avenir de générations entières. Il me dit que je devais prendre ces décisions avec soin, selon ce qui me semblait juste, quelle que fût la difficulté qu'elles semblaient présenter. Je sais que c'est vrai.»

Ils atteignirent le rivage et le suivirent jusqu'à ce qu'ils arrivassent à une petite anse. Le rivage était rocheux et sentait l'océan et les algues.

Ils s'avancèrent tous les trois dans l'eau. L'eau paraissait chaude en comparaison avec l'air de la nuit. On entendait le son des vagues qui clapotaient doucement contre les rochers du rivage, doucement et en rythme.

Christian repensa aux deux mois passés, aux longues heures qu'il avait passées à sonder et à comparer le dogme de son Église avec la Bible et les enseignements des deux missionnaires.

Il se rappela la chaleur profonde qu'il avait ressentie au-dedans de lui quand il découvrit les réponses pour lesquelles il avait fait des recherches et des prières. À ce souvenir, un sentiment de paix envahit son esprit et estompa la douleur qu'il ressentait sous le fardeau de la décision.

Au clair de lune, frère Hanson leva le bras à angle droit. Dans son imagination, Christian pouvait voir Jean-Baptiste et le Christ dans le Jourdain et il entendait Paul parlant d'être enseveli et de ressusciter avec le Christ. Il entendit la voix de frère Hanson qui prononçait la prière de baptême. Il sentit le pouvoir de la prière et l'eau qui l'engloutit soudain.

Avant que les premiers reflets rouges et or du matin ne strient l'horizon, les deux anciens furent de nouveau dans leur cellule et Christian était au pupitre dans le premier bureau de la prison, attendant que la garde de jour vienne le relever. Dans le silence paisible du matin, il se demandait où cette décision qu'il avait prise le mènerait et il se demandait comment il le dirait à ses parents.

Une semaine s'écoula et il avait pu garder son secret. Mais il était alors dans l'église luthérienne, assis à l'extrémité d'un banc avec d'autres garçons de son âge. Sa mère et son père étaient aussi présents, assis à la rangée de devant au milieu de l'église, place d'honneur réservée aux parents, le jour de la confirmation. À 14 ans,les membres de l'église luthérienne sont considérés comme prêts à devenir membres à part entière. Le jour de la confirmation, ils comparaissent devant une assemblée et répondent à des questions que pose un pasteur sur le dogme luthérien.

Christian savait qu'il ne pouvait pas mentir à propos de ses croyances; il devait dire la vérité.

Ce fut enfin son tour. Il se leva du banc et s'approcha du pasteur. Son père souriait de fierté. Les jambes de Christian étaient comme du coton et son esprit s'embrouillait. L'Église était pleine et il sentait que tous les regards étaient posés sur lui.

La forte voix du pasteur résonnait dans l'Église.

«Crois-tu en Dieu?», prononça-t-elle.

«Oui», la voix de Christian était petite. Il murmura une prière.

«Peux-tu décrire Dieu?», demanda la voix.

Il y eut un grand silence dans le grand édifice. Christian avait l'impression que le monde entier l'écoutait et l'observait. Puis, la clarté et la force vinrent de l'intérieur. Sa voix était forte et claire.

«Dieu n'est pas un être sans corps, sans parties ni passions; et il ne siège pas au sommet d'un trône sans sommet. Dieu est un Père céleste bon et aimable qui entend les prières et y répond, et l'homme est fait à l'image de Dieu.»

Pour la première fois au cours du service, le pasteur leva les yeux, grand ouverts et interrogateurs. Christian se retourna et regarda son père. Il vit un visage pétrifié de sévérité.

Le pasteur poursuivit l'interrogation et Christian répondit selon ses nouvelles croyances.

Le pasteur interrompit les questions de dogme modifiées, regarda solennellement Christian et dit d'une voix sifflante: «Tu réponds comme si tu étais mormon.»

«Et si je le fais, j'en suis fier», répondit Christian.

Le père de Christian, Hans Monson, se leva. Il jeta un regard furieux sur Christian, frappa lourdement la pointe de sa canne en chêne contre le plancher, se retourna et sortit du bâtiment, faisant claquer sa canne d'une manière sonore à chaque pas.

Ce soir-là, Christian reçut de son père la bastonnade qu'il attendait depuis des jours. Après quoi, avec l'aide de sa mère, il put éviter son père pendant plusieurs jours. Puis un soir qu'il rentrait du bois dans la maison et qu'il l'empilait près de la cheminée, son père entra dans la pièce. Il y eut un terrible moment de silence. Hans Monson, homme trappu, bûcheron de son métier, frappa soudain le garçon de sa canne. Christian évita la plupart des coups qui suivirent, mais

chaque fois que la canne le touchait, elle laissait une trace douloureuse sur sa chair.

Essoufflé, Hans Monson s'arrêta, les muscles tendus et les cheveux blonds mouillés de transpiration. Christian, se sentant faible, resta debout. Son visage était blême.

«Père, je sais que c'est mauvais de ma part de vous désobéir. J'en suis désolé, mais je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je sais que j'ai eu raison et je ne crains pas d'être battu pour l'Évangile ni pour la vérité.»

Le souffle court, Hans saisit une grosse bûche de bois de la cheminée et la jeta. Il jeta le bois sur Christian jusqu'à épuisement de la pile; puis il ouvrit la porte et dit à Christian de sortir.

«Il n'y a pas de place ici pour un démon

de mormon», hurla-t-il tandis que Christian partait. La porte claqua. Ce fut la dernière fois que Christian vit son père. L'air de la nuit était d'un froid mordant. Christian se sentait faible, vaincu par la douleur et la confusion, et terriblement désemparé. Il ressentait encore de l'amour et du respect pour son père. Il tituba en direction de la grange et s'effrondra sur une meule d'avoine.

Plus tard dans la nuit, Christian sentit une main douce sur son épaule. Sa mère était assise près de lui sur la paille.

«Pourquoi? Pourquoi fallait-il que tu fasses cela, Christian? » demandait-elle. Sa voix était noyée de larmes.

«Je l'ai étudié et j'ai prié à ce sujet. Je sais que c'est vrai», répondit-il, sentant de la force dans ses paroles. «J'ai essayé de vous le dire, mais vous ne vouliez pas m'écouter. Je ne peux pas nier ce que je sais être vrai. Cela équivaudrait à renier le Christ, notre Sauveur. Jamais je ne pourrais le faire, quelle que soit la souffrance.»

Dans l'obscurité froide et sentant le renfermé de la grange, ils parlèrent jusqu'à la lueur gris perle de l'aube. Christian ressentit un lien chaleureux entre lui et sa mère se resserrer plus fort qu'il n'avait jamais été; un sentiment qu'il n'oublierai jamais de sa vie, un souvenir qui le réchaufferait et qui lui donnerait de la force. Dans la lumière grise et maussade, il vit une larme briller en coulant sur le visage de sa mère. Elle le serra au chaud contre elle, sachant qu'elle ne reverrait jamais son fils, du moins pas dans cette vie.

Elle se leva soudain et rentra dans la maison. Christian ramassa le ballot de nourriture qu'elle lui avait apporté et se mit en chemin vers la ville de Drammen. Les missionnaires lui avaient dit qu'il y avait d'autres mormons à cet endroit. De légers flocons de neige poudreuse tombaient sans bruit sur la route.

Après quelques semaines sur la route, Christian avait dépensé tout son argent et fut forcé de mendier la nourriture. La nuit, il dormait contre des arbres abattus dans les bois, lové et son manteau tout contre lui pour se protéger du froid. Il se sentait plus seul et avait plus froid que jamais auparavant dans toute sa vie. La solitude le torturait intérieurement plus fort que la faim qu'il ressentait.

Il finit par atteindre Drammen, mais il n'eut pas de chance, ne trouva pas de travail et personne ne connaissait de mormons ou on était peu disposé à l'aider à les trouver. Il erra pendant des jours, frappant aux portes, demandant du travail et de l'aide. Un profond désespoir l'envahit.

Un soir, alors qu'il cherchait à s'abriter d'une tempête de neige, il vit une petite maison à l'orée d'un bois sur la lisière de Drammen. Il décida de frapper encore à une porte. Il dit à la femme qui répondit qu'il cherchait du travail. Elle sourit et dit à Christian que son mari n'était pas à la maison en ce moment et que Christian devrait revenir plus tard et lui parler. Elle lui offrit des tranches de pain et du fromage. Il les prit, la remercia, se retourna et repartit dans les bois. Entre chien et loup, il trouva une pile de petits bois recouverte de neige avec un creux dans lequel il se glissa. Son nez et ses doigts étaient engourdis de froid et il se sentit perdu et désespéré au-dedans de lui.

La femme lui rappelait sa mère et il avait envie d'être à la maison. Ses pensées s'embrouillèrent, devinrent vagues et il se sentit gagné par le sommeil. Il savait que c'était le froid et que s'il s'endormait, il mourrait de froid. Il accepta un moment la situation désespérée et commença à se laisser aller à un sommeil confortable et chaud.

Alors il se rappela les paroles de son grand-père.

«Il y a des décisions dans la vie qui peuvent changer tout ton avenir et l'avenir de générations entières. Prends ces décisions avec soin, Christian, selon ce qui te semble juste, quelle que soit la difficulté qu'elles semblent présenter, et Dieu sera avec toi.»

Christian se glissa hors de l'abri. La neige tombait drue.

«Certainement», dit Christian à haute voix, «si Dieu est mon Père, il peut m'aider. Je sais qu'il le fera.»

Christian s'agenouilla dans la neige fraîche et se mit à prier.

Dans l'obscurité non loin de là, une silhouette guettait et écoutait. Quand Christian se releva après ses prières, la silhouette s'approcha de lui.

Un homme de grande taille, Moen Hotvedtvien, était debout et regardait le frêle garçon.

«Je suis frère Hotvedtvien et je suis mormon, moi aussi», dit-il. Il ramena Christian vers la maison où la femme avait donné à Christian du pain et du fromage. La maison était chaude.

Les Hotvedtvien n'avaient pas d'enfants et ils prirent Christian en charge comme s'il était leur fils. Moen était charpentier et menuisier; il enseigna son art à Christian.

Quand Christian eut 19 ans, il décida d'aller en Amérique, en Sion. Il avait épargné assez d'argent pendant ses années de travail dans l'atelier de menuiserie des Hotvedtvien pour la traversée.

Au printemps 1887, Christian Monson, un grand et beau jeune homme, disait au revoir à ses parents adoptifs, les deux personnes qui, plusieurs années auparavant, l'avaient sauvé d'une mort solitaire.

«Comment puis-je vous remercier?», dit-il, debout sur le quai à Oslo, tenant un gros sac de toile plein de nouveaux vêtements solides et de cadeaux qu'ils lui avaient donnés pour le voyage.

«C'est en soi que l'amour trouve sa récompense, Christian », dit sœur Hotvedtvien. Une larme coula et resta accrochée à sa joue tandis qu'elle souriait, puis tomba. Christian se retourna pour cacher ses propres larmes et monta la passerelle qui menait au bateau.

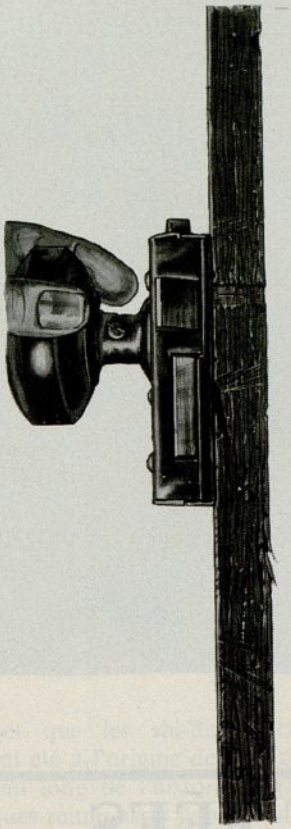
«Ecris-nous», l'entendit-il crier. Il se retourna, regarda encore une fois et la vit, droite, grande, forte et noble à côté de son mari. Il avait l'impression de quitter une partie importante de lui-même en eux. Il les aimait autant qu'il aimait ses parents mais il savait que la décision qu'il prenait était juste et il la prit.

Des années plus tard, à l'autre bout d'Oslo, Otto Monson, grand jeune homme aux cheveux blonds, pouvait voir sa destination, un manoir majestueux. Le jour était agréablement chaud et il faisait bon être dehors.

Après une demi-heure, Otto s'aperçut que le trajet à pied vers le manoir serait plus long que prévu. Ne voulant pas être en retard, il obliqua de la rue principale et prit un raccourci par un dédale de ruelles dans le quartier pauvre de la ville. À courte distance du manoir, il déboucha sur un alignement solitaire de maisons.

Il était de règle que les missionnaires parlassent norvégien et cela faisait plus d'un an qu'Otto n'avait pas entendu un seul mot d'anglais. Il passait devant l'une des petites maisons quand il entendit une voix lui commander en anglais: «Entre dans cette maison», disait la voix. Otto s'arrêta, le visage un peu pâle. Il regarda autour de lui; personne en vue. Les rues étaient désertes. Pourquoi entrer ici? pensa-t-il. Il douta sérieusement que l'on pût vivre dans cette cabane vermoulue. Regardant autour de lui, il continua de marcher. Tandis qu'il marchait, la voix maintenant basse, mais puissante, répéta l'ordre.

«Entre dans cette maison.»



J'ai un autre rendez-vous, pensa-t-il. De plus, que peut-il y avoir de plus important qu'un rendez-vous avec l'homme le plus riche d'Oslo, un homme instruit, un homme de marque, un homme influent? Deux jours auparavant, l'homme avait pris contact avec le président Christopherson, président de la mission norvégienne, et avait demandé si quelqu'un pouvait venir lui expliquer les principes de la doctrine des saints des derniers jours. Otto, secrétaire au bureau de la mission, avait éprouvé de la fierté quand le président Christopherson lui avait demandé d'y aller. Comment pouvait-il s'arrêter maintenant? Il ne pouvait pas se permettre d'arriver en retard.

«Entre dans cette maison», répéta la voix.

Otto voyait la grille du manoir quand il s'arrêta et se retourna. Je dois être fou, pensa-t-il. Je parierais même que personne ne vit là-dedans.

Il frappa à la porte de la cabane.

A l'intérieur de la bâtisse, il entendit un bruit de pas traînants et le craquement du plancher. Un frisson parcourut sa peau. La porte s'ouvrit vers l'intérieur, pivotant sur des charnières en cuir et le visage jaunâtre d'une très vieille femme apparut. Elle semblait aussi vieille que le temps lui-même, pensa-t-il. Elle dégageait une odeur de personne malade et âgée et il comprit à la voir qu'elle était sur le point de mourir, mais elle leva les yeux et lui sourit, un peu douloureusement. Il put sentir une terrible solitude en elle. Une solitude qui tourmenta si profondément et si douloureusement sa conscience qu'il voulut partir à toutes jambes pour échapper à son regard, au chaud regard de ses yeux bruns.

«Oui?», dit-elle; sa voix était faible, mais sonnait agréablement.

Otto se demanda ce qu'il dirait ou ferait.

«Je viens d'Amérique», dit-il. C'est tout ce qui lui était venu à l'esprit.

«J'ai connu un garçon qui est allé en Amérique», dit-elle.

«Comment s'appelait-il?», demanda poliment Otto, se demandant ce qu'il faisait là alors qu'il était en retard pour un autre rendez-vous, un rendez-vous important. Il voulut lui dire qu'il s'était trompé et qu'il avait frappé à la mauvaise porte.

«Il s'appelait», dit-elle, avec un regard chaleureux et perdu dans le vague «Christian, Christian Monson, mais cela fait longtemps, presque 50 ans.»

Otto ressentit une excitation envahir son

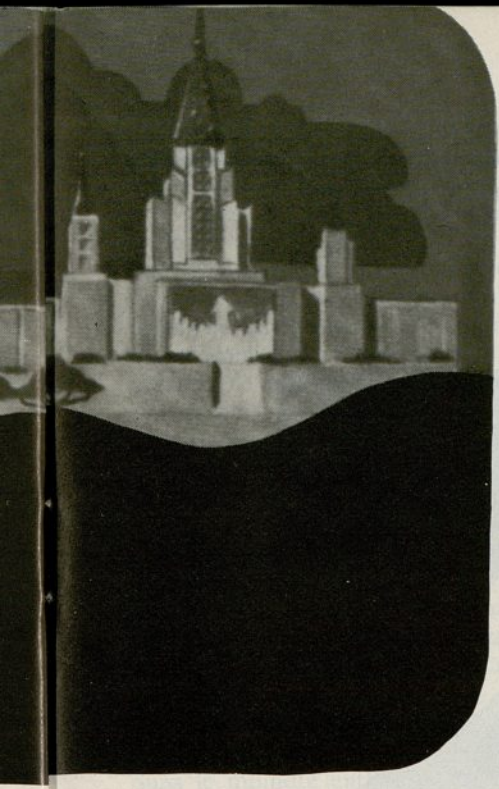
(Suite page 54)

Margaret Kubler

LES CONTES DE FÉES PEUVENT SE RÉALISER

J'étais revenue à la maison pendant les vacances de Noël après avoir passé une année à étudier et à travailler à Berlin ouest. Un vieil ami de lycée me dit qu'il m'emmènerait à l'aéroport pour repartir si je voulais aller à l'Eglise avec lui. Je fus étonnée par le caractère intime de la réunion. Pas de cierges, pas de vêtements sacerdotaux, pas de plain-chant: cela ressemblait plutôt à une réunion municipale démodée. Cela me plut beaucoup. Sur le trajet de l'aéroport, nous devions traverser Oakland (Californie); nous nous rendîmes donc jusqu'à la colline du temple mormon. Il faisait du vent et il pleuvait ce jour-là, mais le temple brillait d'une manière incroyable. Un homme nous fit personnellement visiter le centre d'accueil des visiteurs.

Je me retrouvai à Berlin ouest et je pris contact avec la branche de l'Église la plus proche. Deux jeunes missionnaires me donnèrent des leçons, mais je trouvai que ces discussions s'adressaient à quelqu'un qui croyait déjà en Dieu. Je pensai que la Bible était remplie de contes de



fées et que les soi-disant chrétiens avaient été à l'origine de trop de haine tout au long de l'histoire. J'assistai à quelques réunions et j'appréciai la chaleur que je ressentis, mais mes «vrais» amis étaient de jeunes étudiants aux tendances athées et qui avaient une grande foi dans le pouvoir de l'humanité. Mes tentatives de croire en la réalité de Jésus-Christ les faisaient sourire. J'étais tellement tentée de suivre mes amis que je manquais d'enthousiasme pour m'initier à la spiritualité. Je me lassai bientôt de cette lutte et je me remis à boire de la bière, à avoir des activités politiques et à faire bombance avec mes amis.

Par aventure, un ami et moi, nous décidâmes d'aller en Israël et de travailler dans un kibboutz. Nous travaillions dur en jouissant des bienfaits de la vie à la campagne. Des mois passèrent, mais je n'oubliai jamais vraiment le message des missionnaires et ma conscience fut souvent éveillée aux réalités de mon style de vie. Puis aussi, Israël est un pays très exotique et je passai de nombreuses heures à contempler la richesse de son histoire. Au sommet du mont des Oliviers, je fus profondément touchée à la vue de Jérusalem. D'une manière ou d'une autre, les fameuses histoires de la Bible prirent vie; pour la première fois, elles semblaient réelles. Le silence et la désolation extrême du désert du Sinaï sans rien d'autre qu'un battement d'ailes d'oiseaux de temps en temps fut le moment où je commençai à croire.

Avec l'automne, je compris davantage que le message de l'Église était vrai et que ses programmes étaient d'inspiration divine. Je me découvrai en train de défendre ses idéaux, ses dirigeants et la Parole de Sagesse.

C'est vers les fêtes de Noël que je revins aux Etats-Unis. Impatiente de sonder les enseignements de l'Église, j'essayai d'imaginer ce que cela représenterait de me poser en tant que mormone devant mes amis et ma famille. Deux sœurs missionnaires me donnèrent de nouveau les leçons et ce furent de vraies discussions, cette fois-ci. Mon ancien ami se tenait prêt à m'aider et à répondre à mes questions et surtout à m'encourager à trouver la vérité. Quatre semaines après, il me baptisait.

Il fut beaucoup moins difficile que je ne l'avais imaginé d'affronter ma famille et mes amis. C'est dans la ferme conviction que ce que j'ai fait est juste que j'ai puisé alors et que je puise encore aujourd'hui du courage. □

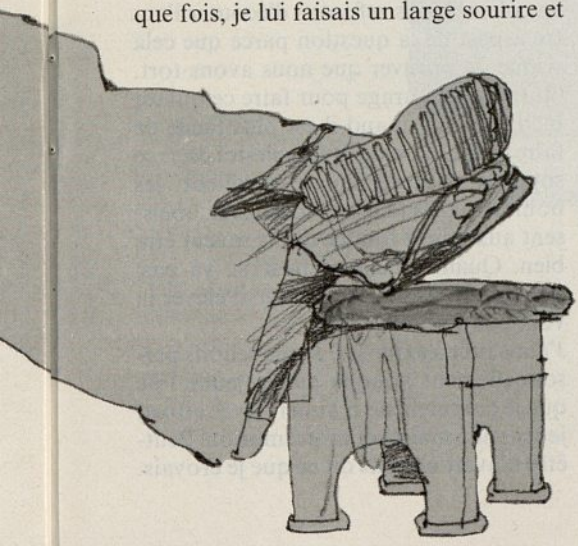
E. D. Telford

RELIGION, RÉVOLTE ET REBECCA

Je n'arrivais pas à me concentrer. La bibliothèque municipale bourdonnait comme une ruche en alerte. Dans mon énervement, j'oubliai momentanément la raison pour laquelle j'étais en train d'étudier ici plutôt que de profiter du silence et de la concentration de la bibliothèque universitaire. C'est alors que ma «raison» passa à côté de moi.

C'était la bibliothécaire adjointe qui était de loin la plus belle jeune fille qui ait jamais foulé la terre. Sur une barrette était écrit son nom: Miss Burton, mais c'était tout ce que je savais d'elle. Elle était la raison qui m'avait amené en ces lieux ces trois derniers soirs, espérant seulement avoir la chance d'apprendre son prénom. Jusqu'à maintenant, elle n'avait même pas dit: «Chut, vous êtes dans une bibliothèque» et encore moins «Bonjour».

Mais je revenais sans faillir, espérant que ce soir serait meilleur que le précédent. Sans le moindre enthousiasme, je me plongeai dans mes livres; mais il me fut impossible d'étudier. Je poussai l'histoire américaine sur le côté, pliai les bras et regardai Miss Burton, affairée à son bureau. Elle jetait de temps en temps un regard furtif dans ma direction. À chaque fois, je lui faisais un large sourire et un clin d'œil. Elle baissait rapidement la tête pour cacher ses joues empourprées, mais elle savait au moins que j'existais. J'admirai sa beauté et sa grâce, mais j'étais également impressionné par sa décence. Au lieu de porter le jean délavé et le chemisier diaphane, si typique de mes amies, Miss Burton portait une robe. Une robe qui descendait vraiment jusqu'aux genoux! Son maquillage était discret; en réalité, à moins d'y regarder de près, on ne pouvait même pas deviner qu'elle se maquillait. Ses longs cheveux ornaient sa tête et ses épaules comme un voile. Ses vêtements, ses gestes, son apparence même montraient que c'était une dame!



C'était étrange qu'elle m'attirât de la sorte. J'aurais pu passer pour son parfait contraire. Les cheveux et la barbe m'arrivaient aux épaules; je portais un vieux jean délavé, une veste en toile de coton brodée et des sandales éculées; j'avais l'air d'être le porte-drapeau de la révolte, elle était un parangon de vertu et de conformisme.

J'avais choisi mon mode de vie; elle avait choisi le sien. Nos différences se dressaient comme une barrière infranchissable entre nous. Pour passer cette barrière, je savais que je devrais me faire couper les cheveux et me conformer aux canons de la société. Non, je ne mettrais pas de costume ni de cravate, pas même pour elle!

Le crayon se cassa net dans ma main. Pourquoi une bibliothécaire bégueule me faisait-elle tourner ainsi la tête? Parce qu'elle avait quelque chose dans les yeux, dans son sourire et dans son être même qui me touchait profondément; malgré moi, je sentais que je commençais à m'amouracher de Miss Burton, et je ne connaissais même pas encore son prénom!

Je me demandais si elle pourrait un jour adopter mon mode de vie. Tandis qu'elle

était debout en train de ranger des livres sur une étagère à côté, j'essayais de l'imaginer avec des cheveux frisottés, mais c'était puéril. Mona Lisa se prêterait plus volontiers à ce style que Miss Burton!

Elle finit de remettre les livres en place et se tourna pour se diriger vers le bureau. Son regard rencontra le mien; lentement, un sourire s'épanouit sur ses lèvres. Lorsqu'elle passa près de moi, je reculai ma chaise et dépliai mes 193 centimètres au complet. J'étais au garde-à-vous, rabattis un chapeau imaginaire et murmurai assez fort: «Bonjour, madame!» c'était un murmure, mais j'avais la voix assez rauque pour qu'elle résonnât d'un bout à l'autre de la bibliothèque, ce qui empourpra son visage comme la braise. Une onde de rire parcourut la bibliothèque et je m'assis, un large sourire aux lèvres.

Peu de temps après qu'elle fut de retour à son bureau et que la couleur de ses joues fut redevenue normale, une jeune fille au visage constellé de taches de rousseur, d'environ treize ans peut-être, s'approcha d'elle. Il était évident que la jeune fille n'avait pas posé la traditionnelle question «Où se trouve . . . », parce que Miss Burton la regarda droit dans les yeux et posa sa fine main sur la main potelée de la jeune fille. Je captai le mot révolte tandis qu'elles parlaient ensemble.

L'air de rien, je m'approchai d'une table en direction du bureau; j'étais intéressé par ce que Miss Burton avait à dire à ce sujet. Tenant un magazine ouvert comme prétexte, je me penchai en arrière dans la chaise en matière plastique autant que je l'osais. Je tendis l'oreille pour intercepter chaque mot.

La jeune fille dit: «J'ai besoin de livres sur la révolte pour que je sache comment me comporter quand je vais entrer en quatrième l'année prochaine.»

Je commençais à rire, mais l'intonation sérieuse de Miss Burton me laissa comprendre qu'elle ne trouvait pas que ce fût là un sujet amusant.

«Et tu penses que tu vas te faire remarquer dans la foule, si tu ne te révoltes pas, n'est-ce pas?»

«Bien sûr! Tout le monde se révolte! C'est comme ma sœur: elle participe ce soir à une manifestation à l'université parce que le recteur ne veut pas rendre légal l'usage de la marijuana dans les bâtiments. Et en ce qui concerne mon frère, maman et papa lui crient toujours de se faire couper les cheveux, mais il ne le fera pas aussi longs qu'ils puissent être.» Je pus alors sentir qu'elle pointait le doigt dans ma direction.

Elle poursuivit: «Mon père est en grève et ma mère se bat toujours pour la libération de la femme. C'est de la révolte, ça aussi, hein?»

Des rides de soucis plissèrent le front lisse de Miss Burton. Elle semblait réfléchir profondément. Finalement elle dit: «Quand nous nous rebellons, nous faisons preuve d'égoïsme. Nous voulons que les choses se fassent à notre façon; et si les autres ne sont pas d'accord, nous nous révoltons. C'est comme se mettre en colère. Nous refusons d'écouter l'autre aspect de la question parce que cela risque de prouver que nous avons tort. «Il faut du courage pour faire ce qui est bien, surtout quand il est plus facile de faire ce qui est mal. Rappelle-toi ceci: ce sont les poltrons qui se révoltent; les hommes et les femmes courageux obéissent aux lois et font ce qu'ils savent être bien. Quand quelque chose ne va pas, cependant, ils ont le courage d'élever la voix contre l'injustice.»

J'étais prêt à exploser! Je me sentais personnellement attaqué par la jeune fille que je commençais à aimer. Avec effort, je réussis à maîtriser mon émotion. Peut-être n'avait-elle pas dit ce que je croyais.

Je continuerais à écouter; peut-être expliquerait-elle sa prise de position sur les poltrons qui se révoltent ou se rétracterait-elle.

La jeune fille était ennuyée. «Mais George Washington et Thomas Jefferson étaient-ils des poltrons? Ils se sont révoltés contre l'Angleterre, n'est-ce pas?»

«Non, ma petite, ce n'étaient pas des poltrons, et ils ne se sont pas révoltés contre l'Angleterre. Tu vois, la Grande-Bretagne était injuste avec les nouveaux colons d'Amérique. Elle prélevait sur eux des impôts très lourds et elle ne voulait pas leur donner la parole au gouvernement. Si elle avait été juste avec eux, cela n'aurait jamais été une guerre révolutionnaire. »

Elle est folle! Je tentai de me lever. J'avais oublié que j'étais incliné en arrière et je tombai bruyamment sur le sol, entraînant mes livres dans ma chute. Avant que je ne prenne conscience de ce qui s'était passé, Miss Burton et la moitié des usagers de la bibliothèque formaient un cercle autour de moi.

«Vous ... Vous êtes-vous fait mal?», balbutia-t-elle, passant rapidement en revue le lieu de l'accident.

«Non, un peu contusionné», murmurai-je.

Tandis que je démêlai mes jambes des débris, Miss Burton fit dégager la foule. À ma grande surprise, elle resta sur place.

«Ai-je dit quelque chose qui vous ait surpris?», demanda-t-elle.

«Oui, alors!», laissai-je échapper, un peu trop brusquement. Je scrutai rapidement son visage pour voir si je l'avais

blessée. D'un ton plus doux, j'ajoutai: «Miss Burton, vous avez de drôles d'idées sur la révolte!»
Elle acquiesça. Son silence me poussa à continuer.
«Je ne comprends pas comment vous pouvez dire que les rebelles sont des poltrons! Puis vous dites que les pères des Etats-Unis ne se sont pas révoltés contre l'Angleterre! Vous, une bibliothécaire!»
Je me retins consciemment d'en dire plus.
«Je suis désolée si je vous ai blessé . . .», dit sa voix en s'estompant. Il s'approcha de nous un homme à l'air étrange qui aurait pu être le frère jumeau du personnage grand et filiforme, Ichobod Crane. (Personnage dans une histoire de Washington Irvin; auteur américain. N.d.T.)
«C'est le bibliothécaire principal!», murmura-t-elle. Elle prononça le mot «plus tard», me pressa le bras et retourna rapidement à ses obligations au bureau principal.
Me rasseoir fut une expérience douloureuse, mais la pensée de parler à Miss Burton après la fermeture de la bibliothèque servit d'anesthésie locale à mes contusions. Je ruminai ses paroles dans mon esprit: «Les poltrons se révoltent; les hommes et les femmes courageux obéissent . . .»
Elle a tort! ergotai-je. Comme tous les autres. Il faut du courage pour être différent et pour se révolter contre les traditions de la société! Un poltron n'oserait pas porter les cheveux longs et prendre d'assaut les bâtiments administratifs! Il faut du courage pour soutenir les idées auxquelles vous croyez!
Une pensée impromptue entra dans mon esprit et murmura: «Mais, Dan, en quoi crois-tu?»
«Je crois en la liberté!», répliquai-je.
Elle murmura de nouveau: »La liberté loin des règles, des obligations et des liens contreignants?»
Je restai sans réponse. J'étais incapable de répondre à ces questions intérieures. Je savais que je n'avais pas fait preuve de courage en me révoltant; j'avais plutôt choisi la facilité. Le foyer et la religion avaient été trop contreignants. Je voulais m'amuser, faire comme bon me semblait, sans obligations ni responsabilités.
Je me rappelais la déception de mon père. Maman avait pleuré. Je me détestais pour le mal que je leur faisais. Pourtant leur déception était plus supportable que les railleries de mes amis. Je m'éloignai de plus en plus de ma famille. Je faisais semblant d'être indifférent, mais j'avais été vraiment blessé au tréfond de moi-même.
«Les poltrons se révoltent! Et si elle avait raison?», me demandai-je à haute voix. Je souris et respirai profondément. Il me sembla qu' un lourd fardeau était enlevé de mes épaules fatiguées. Pour la première fois depuis des années, je me sentai vraiment libre.
Je ressentis la présence de quelqu'un à côté de moi et me retournai. Miss Burton souriait d'un air radieux.
«On dirait que vous venez d'avoir une intéressante conversation avec vous-même», dit-elle.
«C'est exact, mais je préférerai en avoir une avec vous!»
Elle sourit de nouveau.
«Puis-je vous raccompagner en voiture?», demandai-je.
«J'habite à quelques pâtés de maisons d'ici, c'est pourquoi je fais habituellement le chemin à pied.» Elle marqua un temps d'arrêt. «Mais si vous voulez me raccompagner chez moi à pied . . .»
Je répondis immédiatement à sa réplique et nous fûmes bientôt dehors, respirant avec plaisir l'air vif d'un crépuscule d'automne. Nous marchâmes en silence pendant environ une minute.
«Miss Burton», dis-je finalement, «avez-

vous un prénom?» Elle éclata de rire: «Eh bien, oui, je crois que oui. Avant que je ne commence à travailler à la bibliothèque, les gens m'appelaient Rebecca.» «Becky Burton», dis-je, «C'est mignon!» «Rebecca, pas Becky.» Le silence retomba. Puis, comme pour ramasser de nouveau les morceaux de notre conversation, elle ajouta: «Rebecca était la femme d'Isaac dans la Bible. Vous vous souvenez?»
J'acquiesçai.
«Comment vous appelez-vous?»
«Dan», répondis-je.
«Daniel est aussi un nom biblique», dit-elle. «Avez-vous lu la Bible?»
«Certains passages, il y a longtemps», je n'avais pas vraiment prévu de parler de la Bible ce soir-là.
«Vous savez, Dan, si la bibliothèque devait brûler, je crois que c'est ce livre que je sauverais avant tous les autres!» Ses yeux brillaient. La religion devait être une partie importante de sa vie.

Sentant que je ne partageais pas son enthousiasme, elle bredouilla, un peu embarrassée: «Je, je crois que je ne devrais pas parler de la Bible maintenant.» Puis, d'une manière qui frisait la puérilité, elle demanda: «Etes-vous chrétien?»
Sa question frappa à la porte de mon passé: une porte que j'avais soigneusement reléguée dans un recoin de mon esprit. Le souvenir et un profond sentiment que je n'avais pas compris trouvaient ici leur réponse . . .

Il faisait une chaleur torride ce jour-là; ma sœur, Sylvie, et moi, nous attendions avec impatience à l'extérieur de l'Église que papa vienne nous chercher après son golf hebdomadaire. La sueur me coulait dans le dos. Les boucles d'or de Sylvie étaient moites et aplaties. Je me souviens d'avoir regardé avec envie mes amis qui quittaient l'Église avec leurs parents. Je souhaitai de tout mon cœur que maman et papa fussent venus avec nous à l'Égli-

se. J'avais même prié à ce sujet. Mais ils pensaient toujours qu'ils étaient trop occupés ou trop fatigués. Quand papa passa nous chercher, nous étions à moitié cuits. J'étais en colère contre lui et contre maman.

Maman était restée à la maison, comme d'habitude, pour préparer à manger. Nous étions maintenant assis autour de la table, mais j'étais toujours très en colère intérieurement. Je déteste les épinards, donc plutôt que d'en manger, je passai le plat à Sylvie. Aussitôt, papa et maman me harcelèrent disant: «Prends des épinards, Dan! C'est bon pour toi!» La coupe était pleine. Je répliquai: «Pourquoi ne venez-vous pas à l'Église? C'est bon pour vous, comme les épinards sont bons pour moi!» Papa me donnai une correction et maman quitta la table en pleurant. Je sortis en courant de la maison, en colère et blessé.

«Suis-je chrétien, Rebecca?», demandai-je, en revenant au présent. «Disons que je l'ai été.» Elle sentit que j'avais besoin de silence.

Nous marchions dans la rue sombre bordée d'arbres; seul le bruit des feuilles d'automne qui craquaient sous nos pieds rompait le silence. Je me sentais seul dans ce monde froid et sombre. Plus que n'importe quoi d'autre, je voulais l'amitié de Rebecca. Elle semblait tellement sûre d'elle, tellement en paix avec elle-même. Je voulais puiser de ses forces, apprendre de sa sagesse. Je baissai les yeux en regardant mes pieds parce que j'avais peur de son regard chaleureux.

«Rebecca», murmurai-je doucement. «Qu'est-ce qui vous rend si particulière?» J'aurais pu deviner qu'elle répondrait que c'était le fait qu'elle croyait en la Divinité; elle me faisait l'impression d'être une jeune fille d'une religiosité profonde. Je me demandai pourtant à quelle religion il fallait imputer le mérite de la rendre si sensible, si tendre et si délicate.

Je m'empressai de poursuivre: «Quelle est votre religion, Rebecca? Etes-vous catholique, protestante ou quelque chose d'autre?»

Ses lèvres retenaient juste l'ombre d'un sourire. «Je crois que je tombe dans la catégorie ‹quelque chose d'autre›, Dan. Je recherche la vérité partout où je peux la trouver. Je la trouve dans certains endroits inhabituels. Mais je ne peux m'empêcher de me poser une question en particulier. Y a-t-il une religion qui contienne toute la vérité?»

Sa question me toucha profondément. Ses yeux recherchaient les miens avec une expression implorante. Je détournai les yeux; mon passé étincelait devant moi. En silence, j'inclinai la tête et priai. Je ne l'avais pas fait depuis des années! Après un long moment, je la regardai dans les yeux.

«Rebecca», commençai-je lentement. «Que savez-vous de l'Église mormone?»

Joseph F. Smith

EN PRÉSENCE DU DIVIN

J'ai besoin de l'aide du Bon Esprit ainsi que de la foi et de la sympathie de mes frères et sœurs ce matin pour tenter de vous parler pendant un court instant. Je n'ai ni le désir, ni l'intention de prendre beaucoup de temps. Je ne puis exprimer, avec le vocabulaire qui est le mien, la reconnaissance que je ressens ce matin d'avoir la permission, de par les grâces de notre Père à tous, d'être présent et de contempler ce que je vois dans les foules assemblées ici pour la session d'ouverture de cette conférence, pour ce quatre-vingt-sixième anniversaire de l'organisation de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.

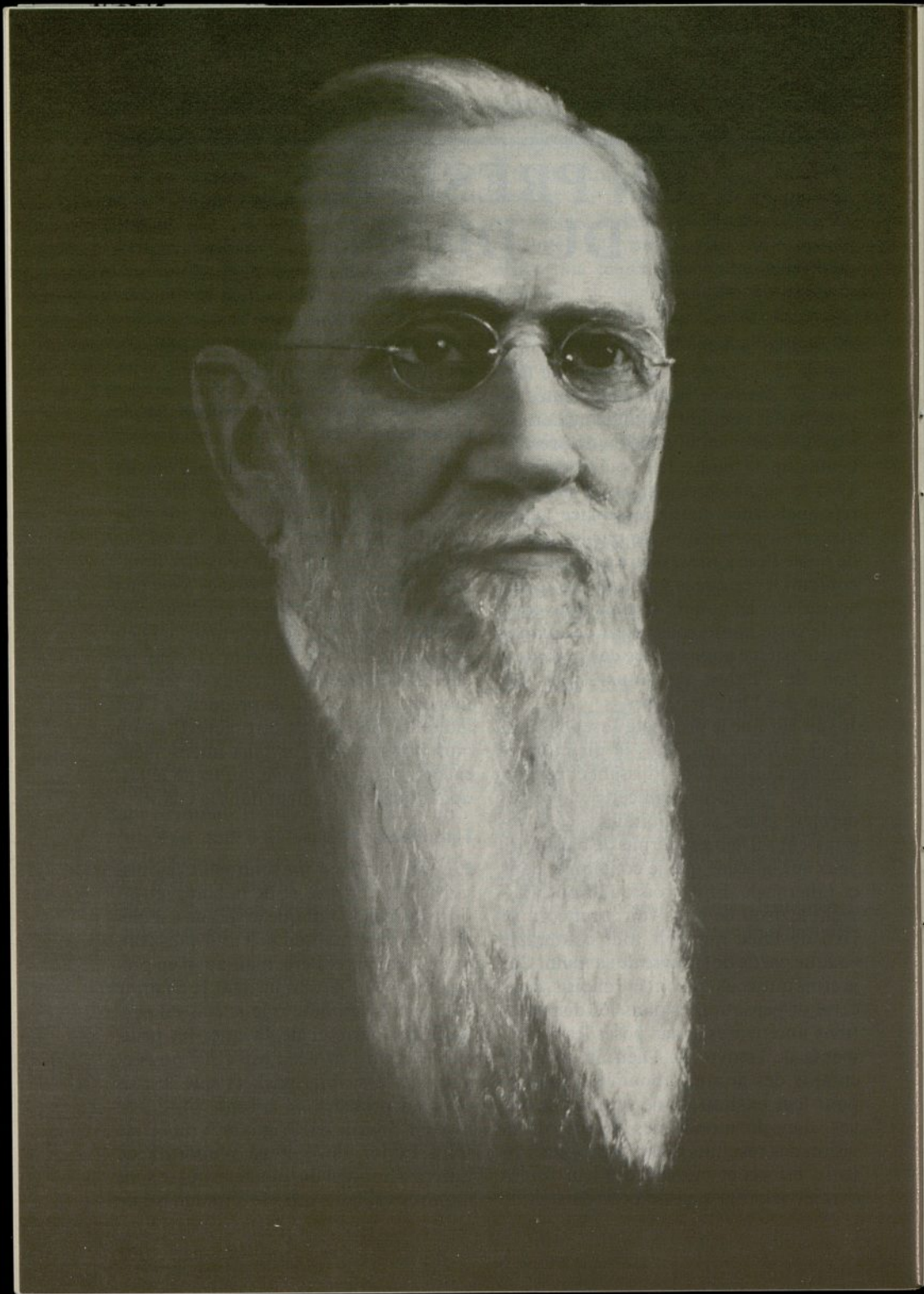
Je suis sûr que le prophète Joseph Smith et ses associés qui, sous la direction et l'inspiration du Tout-Puissant et par son pouvoir, commencèrent cette œuvre des derniers jours, se réjouiraient, et se réjouissent s'il leur est permis de baisser les yeux sur la scène que je contemple dans ce tabernacle. Et je crois qu'ils ont vraiment le droit de nous voir, tout comme l'œil de Dieu qui voit tout contemple chaque partie de l'œuvre de sa main. Car je crois que ceux qui ont été choisis, dans cette dispensation et dans les dispensations antérieures, pour poser les fondements de l'œuvre de Dieu au sein des enfants des hommes pour leur salut et pour leur exaltation, ne seront pas privés, dans le monde des esprits, de la vision des résultats de leurs propres travaux, efforts et mission qui leur furent confiés selon la sagesse et le dessein de Dieu pour aider à racheter et à ramener les enfants du Père qui ont péché.

Les yeux des prophètes veillent sur le royaume de Dieu

Je ne doute donc absolument pas que les yeux de Joseph, le prophète, et des martyrs de cette dispensation, ainsi que ceux de Brigham Young, de John Taylor, de Wilford Woodruff et de ceux des hommes fidèles qui furent associés avec eux dans leur ministère terrestre veillent avec soin sur les intérêts du royaume de Dieu dans lequel ils travaillèrent et pour lequel ils s'efforcèrent au cours de leur vie mortelle. Je crois qu'ils prennent autant intérêt à notre bien-être actuel, sinon plus puissamment et plus intensément encore, derrière le voile, qu'ils ne le faisaient quand ils étaient dans la chair . . .

Une vision glorieuse

Je remercie Dieu du sentiment réjouissant que j'éprouve et de la compréhension que j'ai du fait que je suis non seulement en présence du Dieu tout-puissant, mon Créateur et Père, mais aussi en présence de son Fils unique dans la chair, le Sauveur du monde; que je suis en présence de Pierre et de Jacques (et peut-être le regard de Jean est-il sur nous et nous ne le savons pas); et que je suis aussi en présence de Joseph Smith, de Hyrum Smith, de Brigham Young, de John Taylor, de Wilford Woodruff, de Lorenzo Snow et de tous ceux qui se sont montrés vaillants dans le témoignage de



Jésus-Christ et fidèles à leur mission dans le monde, qui sont morts auparavant. Quand je quitterai la terre, je veux avoir l'honneur de les rencontrer en étant conscient d'avoir suivi leur exemple; que j'ai accompli la mission, à laquelle ils ont participé, de la manière dont ils l'auraient fait, que j'ai été aussi fidèle dans l'accomplissement du devoir qui m'a été confié et qui a été requis de ma main, qu'ils furent fidèles en leur temps; et, que quand je les rencontrerai, je les rencontrerai ici dans l'amour, dans l'harmonie, dans l'unité et dans la parfaite confiance que j'ai fait mon devoir comme ils ont fait le leur. J'espère que vous me pardonnerez mon émotion? Vous seriez particulièrement émus, n'est-ce pas, si vous vous sentiez en la présence de votre Père, en la présence même du Dieu tout-puissant, en la présence du Fils de Dieu et des saints anges? Vous vous sentiriez plutôt émus, plutôt sensibles, je le ressens jusqu'au tréfond de mon âme en ce moment.

> «Je remercie Dieu du sentiment réjouissant que j'éprouve . . . du fait que je suis non seulement en présence du Dieu tout-puissant, mon Créateur et Père, mais aussi en présence de son Fils unique dans la chair, le Sauveur du monde . . .»

La vie éternelle c'est connaître Dieu et Jésus-Christ

Or, ma mission, mon devoir, depuis le jour de mon enfance, ont été de proclamer l'Évangile de Jésus-Christ comme étant le pouvoir de Dieu pour le salut de tous ceux qui le recevront et qui y obéiront. C'est mon devoir de proclamer à mes frères, ainsi qu'au monde, que je crois au Dieu vivant, le Père de notre Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ, qui engendra son Fils, son Fils unique dans la chair. Ce Fils grandit après sa naissance et atteignit l'âge mûr; il se transforma pour devenir à l'image et à la ressemblance mêmes de son Père, à tel point qu'il déclara une fois que «celui qui m'a vu, a vu le Père».

Je ne crois pas aux doctrines professées par certains selon lesquelles Dieu n'est qu'esprit, ni qu'il est de nature à remplir l'immensité de l'espace, ni qu'il est présent partout en personne ou sans personne. Je ne peux concevoir que Dieu puisse être une personne s'il remplissait l'immensité de l'espace ou s'il était partout présent en même temps. C'est une incohérence au sens physique et au sens théologique, et ce n'est pas raisonnable d'imaginer que même Dieu le Père éternel puisse être en deux endroits, en personne, au même moment. C'est impossible. Mais son pouvoir s'étend dans toute l'immensité de l'espace. Son pouvoir s'étend sur toutes ses créatures, et sa connaissance les englobe toutes. Il les gouverne toutes et les connaît toutes.

C'est une vérité scripturaire que la vie éternelle consiste à connaître le seul vrai Dieu vivant et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ (voir Jean 17:3). Je crois que les membres de l'Église, par les enseignements des Écritures et par les révélations qui leur sont parvenues par la voix du prophète Joseph Smith, peuvent apprendre à connaître le vrai Dieu vivant et à le connaître, lui et son Fils qu'il a envoyé dans ce monde. Pas simplement le fait de le savoir; mais, ayant cette connaissance, nous sommes enclins et décidés à observer ses préceptes, obéir à

ses lois, être soumis à ses exigences, dans chaque détail et à accepter chaque ordonnance de la maison de Dieu et de l'Évangile de Jésus-Christ qui a été institué par la volonté du Père pour la qualification de ses enfants sur terre pour retourner en sa présence. Et celui qui connaît Dieu et Jésus-Christ confirmera cette connaissance par une obéissance fidèle à chaque chose que le Seigneur a demandée à ses enfants. Et c'est en cela que consiste le salut et le don de la vie éternelle. Le diable connaît le Père bien mieux que nous. Lucifer, le Fils du matin, connaît Jésus-Christ, le Fils de Dieu, bien mieux que nous, mais cela ne contribuera pas pour lui à la vie éternelle; car, le connaissant, il se révolte cependant; le connaissant, il est cependant désobéissant; il ne recevra pas la vérité; il ne vivra pas dans la vérité; c'est pourquoi il est Perdition et il n'y a pas de salut pour lui. La même doctrine s'applique pour moi et vous et pour tous les fils et les filles de Dieu qui ont un jugement et une connaissance qui sont capables de raisonner sur les causes et les effets, qui font la différence entre le bien et le mal, qui sont capables de voir la lumière et de la distinguer de l'obscurité.

L'Évangile , notre pédagogue

L'Évangile de Jésus-Christ c'est connaître le seul vrai Dieu vivant et son Fils qu'il a envoyé dans le monde. (Cette) connaissance vient par l'obéissance à tous ses commandements, par la foi, par le repentir des péchés, par le baptême par immersion pour la rémission des péchés, par le don du Saint-Esprit par l'imposition des mains par autorité divine. Ceci est donc l'Évangile de Jésus-Christ qui est une puissance de Dieu pour le salut (voir Romains 1:16): obéissance à la vérité, soumission à l'ordre que Dieu a établi dans sa maison car la maison de Dieu est une maison d'ordre et pas une maison de confusion (voir D. & A. 132:8). Dieu a établi dans son Église des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des instructeurs . . . pour administrer au peuple, pour enseigner, instruire, exposer, exhorter, reprendre et pour diriger dans la voie de la justice. Les gens qui sont associés dans cette organisation doivent faire attention à la voix de celui qui a l'autorité divine de guider et de diriger et de conseiller au sein d'Israël. Toutes ces choses sont nécessaires dans l'Évangile de Jésus-Christ. Et beaucoup d'autres choses . . . sont nécessaires, y compris les ordonnances de la maison de Dieu, révélées plus simplement dans cette dispensation que peut-être dans aucune dispensation antérieure depuis la formation du monde. Toutes les ordonnances sont essentielles à leur place et à leur époque, et aucun d'entre nous n'est assez important, ni assez bon ou ne possède assez d'indépendance en soi pour ignorer ces choses que Dieu a révélées et qu'il exige de nous. Aucun homme n'est si grand, si important, ni n'en connaît autant qu'il soit indépendant de Dieu. Nous sommes ici sur sa terre, nous respirons son air,

«C'est une incohérence au sens physique et au sens théologique, et ce n'est pas raisonnable d'imaginer que même Dieu le Père éternel puisse être en deux endroits, en personne, au même moment. C'est impossible. Mais son pouvoir s'étend dans toute l'immensité de l'espace . . .»

nous contemplons la lumière de son soleil. Nous mangeons sa nourriture et nous portons ses vêtements. Il a fourni tous les éléments par lesquels nous sommes vêtus et nourris, par lesquels nous vivons, bougeons et existons dans le monde.

La prêtrise rétablie

Nous ne sommes pas indépendants de Dieu, pas un seul moment. Non seulement nous croyons au Père, au Fils et à leurs paroles, conseils et autorité divine qu'ils apportèrent et donnèrent à l'homme dans la chair, mais nous croyons aussi au caractère divin de la mission de Joseph, le prophète. Nous l'acceptons comme le seul qui détienne l'autorité, le pouvoir, qui soit revêtu de sagesse et de connaissance à notre époque pour poser les fondements de l'Église de Jésus-Christ et pour rétablir la plénitude de l'Évangile de salut pour le monde; pour établir et renouveler dans le cœur des enfants des hommes les doctrines du Christ, les ordonnances de son Évangile qu'il a enseignées et pour ladministration desquelles il a donné l'autorité à ses disciples auprès de tous ceux qui voudraient se repentir et croire au nom du Père et du Fils. Nous croyons que Dieu a rétabli la prêtrise divine, qui détient les clefs du ministère des ordonnances de vie, aux enfants des hommes. Sans cette prêtrise divine, aucun homme ne pourrait recevoir la rémission des péchés en étant enseveli dans l'eau. Cela doit être fait par autorité divine; sans cette autorité divine, nos travaux ne seraient pas acceptables pour le Seigneur, car il n'acceptera pas des mains des enfants des hommes ce qu'il ne leur a pas donné l'autorité de faire, ce pour quoi il ne les a pas qualifiés, appelés et nommés; mais quand Dieu appelle des hommes, les ordonne, les nomme et leur donne l'autorité d'administrer au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ce qu'ils font ne peut pas manquer d'être sanctionné et approuvé par l'Auteur et le Donateur de cette autorité. Quand nous recevons la prêtrise de Dieu et le faisons selon sa parole, alors il est lié, mais autrement, il n'y a pas de promesse.

Les Douze sont des témoins oculaires et auditifs du Christ

Je ne peux pas vous dire tout ce que je voudrais vous dire. Le temps me manque et d'autres doivent parler. Tous ceux-là, vos frères, qui sont appelés à l'apostolat et au ministère au sein de la maison d'Israël sont dotés, ou devraient être dotés, richement avec l'esprit de leur appel. Par exemple, les douze disciples du Christ sont censés être des témoins auditifs et oculaires de la mission divine de Jésus-Christ. Il ne leur est pas permis de dire uniquement, je crois; j'ai accepté cela, simplement parce que je le crois. Lisez la révélation. Le Seigneur nous informe qu'ils doivent savoir, qu'ils doivent obtenir la connaissance pour eux-mêmes, cela doit être pour eux comme s'ils avaient vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles, et ils connaissent la vérité. C'est là leur mission de témoigner de Jésus-Christ, de sa crucifixion, de sa résurrection des morts et du fait qu'il a été revêtu maintenant du pouvoir tout-puissant à la droite de Dieu, le Sauveur du monde. C'est leur mission et leur devoir; et c'est la doctrine et la vérité, c'est leur devoir de prêcher au monde et de veiller à ce que cela soit prêché au monde. Là où ils ne peuvent aller en personne, ils doivent obtenir l'aide des autres . . . qui, sous leur direction, prêchent l'Évangile et déclarent la vérité: que Jésus est le Christ, et que Joseph est le prophète de Dieu et fut autorisé et qualifié pour poser le fondement du royaume de Dieu. Et quand je dis royaume de Dieu, je veux bien dire ce que je dis. Le

Christ est le roi, pas l'homme. Aucun homme n'est le roi du royaume de Dieu; Dieu en est le roi.

Qualifications requises des saints des derniers jours

Nous avons tous besoin de patience, de longanimité, de clémence, d'humilité, de charité, d'amour sincère, de dévouement à la vérité; il nous faut détester le péché, la méchanceté, la révolte et la désobéissance aux exigences de l'Évangile. Ce sont les qualifications requises des saints des derniers jours et de ceux qui doivent le devenir, membres honorables de l'Église de Jésus-Christ, héritiers de Dieu et cohéritiers avec Jésus-Christ (voir Romains 8:17). Aucun homme honorable de l'Église ne sera alcoolique, n'aura l'esprit de dispute, ne sera profane ni ne tirera profit de son frère ou de son voisin, ni ne violera les principes de vertu, d'honneur et de droiture. Les membres honorables de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours ne pourront jamais être accusés d'offenses de ce genre parce qu'ils éviteront ces maux et qu'ils vivront au-dessus d'eux. Nous avons alors une mission dans le monde, chaque homme, chaque femme et chaque enfant qui est assez grand pour comprendre ou qui a l'âge de raison: tous devraient être des exemples pour le monde, devraient non seulement être qualifiés pour prêcher la vérité, pour rendre témoignage de la vérité, mais ils devraient vivre de manière à ce que la vie qu'ils mènent, les paroles qu'ils prononcent, chacune de leurs actions dans la vie soient des sermons pour l'imprévoyant et pour l'ignorant, leur enseignant la bonté, la pureté, la droiture, la foi en Dieu et l'amour pour la famille humaine.

Que Dieu vous bénisse ainsi que tous les frères en la foi et qu'il nous aide à être fidèles jusqu'à la fin, comprenant que la course n'est point aux agiles ni la guerre aux vaillants, mais à celui qui endure jusqu'à la fin. Amen. □

C'EST EN SOI QUE L'AMOUR . . .

(Suite de la page 39)

corps de feu et d'humilité d'une manière inattendue en entendant ce nom. À bout de souffle, il lui demanda son nom. Ce n'était pas possible, pensa-t-il, pas après tant d'années!

«Je suis madame Hotvedtvien», répondit-elle.

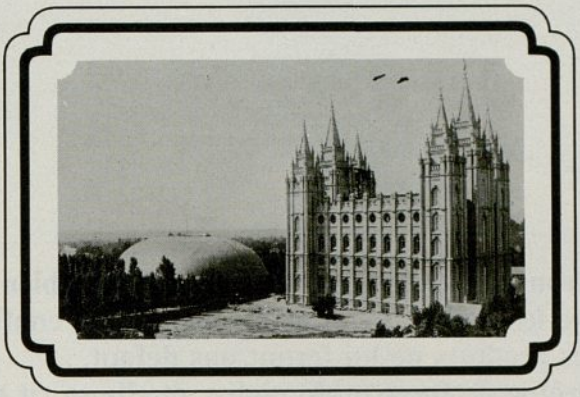
Otto éprouva un plaisir indicible au tréfond de lui-même et il sentit de chaudes larmes couler sur ses joues.

«Je suis Otto Monson; Christian Monson est mon père, et je vous connais bien, Ann Hotvedtvien, très bien.»

La rue était calme. Il semblait à Otto que le temps s'arrêtait. Puis soudain, il sentit les bras osseux de la vieille femme l'embrasser, il l'entendit pleurer doucement et sentit la terrible solitude la quitter.

Par la suite, Otto apprit d'elle que peu de temps après le départ de Christian pour l'Amérique, les Hotvedtvien quittèrent Drammen pour Oslo. Les lettres envoyées d'Amérique par Christian ne leur parvinrent jamais. Cinq ans après le déménagement, Moen Hotvedtvien tomba malade et mourut. Depuis lors, sa femme était seule, et pendant les dernières années, elle était malade et ne pouvait pas gagner sa vie. Il n'y avait personne pour l'aider. Elle dit qu'elle avait craint de mourir seule et qu'elle avait prié pour obtenir de l'aide.

Otto rendit souvent visite à la vieille femme, veilla à ce qu'on s'occupât d'elle, prit ses dispositions pour qu'elle habitât dans une bonne maison, qu'elle ait de bons aliments et des médicaments. Plusieurs mois plus tard, elle mourut, mais elle ne mourut pas seule ni sans amour.



D'où vint la lumière?

Susa Young Gates

En ces premiers jours d'avril 1893, la tempête soufflait et le ciel était noir, un ciel de plomb qui couvrait la terre; et la pluie battait son plein dans la tourmente. Et pourtant, l'éclat et la gloire de ces jours éclipsaient de loin ces ténèbres. C'est durant ces jours de tempête du début d'avril qu'on consacrait le temple de Salt Lake.

L'honneur de transcrire les notes officielles pendant les services de consécration m'était revenu. Au cours du premier service, désigné comme «consécration officielle», je me trouvais sur le bas-côté des pupitres situés à l'est, assise à la table du greffier. John Nicholson, un frère qui avait été occupé à la grille extérieure, entra et vint s'asseoir à côté de moi. Au moment même où le président Joseph F. Smith prit la parole pour s'adresser aux saints, il émana de lui une lumière radieuse qui me procura un sentiment particulier. Je pensais que les nuages devaient s'être dissipés et qu'un rayon de soleil s'était posé sur la tête du président.

Je me tournais alors vers [illegible] Nicholson, lui chuchotant: «Quel singulier effet de soleil sur la face du président! Regardez!»

Mais il me répondit: «Il n'y a pas de soleil dehors, rien que de sombres nuages et des ténèbres».

Susa Young Gates est née le 18 mars 1856 à Salt Lake City. Fille de Brigham Young et de Lucy Bigelow, elle épousa Jacob Gates en 1880. Mère de 13 enfants, elle fut le rédacteur en chef et la fondatrice du *Young Women's Journal*, et fut plus tard rédacteur en chef du *Relief Society Magazine*. Auteur de manuels de généalogie, d'arts ménagers et d'autres sujets, elle fit partie du bureau général de la Société de Secours de 1911 à 1922. Elle mourut le 27 mai 1933 à Salt Lake City.

«Qui peut trouver une femme vertueuse? Elle a bien plus de valeur que les perles. Le cœur de son mari a confiance en elle, et les produits ne lui feront pas défaut.
«Elle est revêtue de force et de gloire, et elle se rit de l'avenir.
«Ses fils se lèvent, et la disent heureuse; son mari se lève, et lui donne des louanges.
«La grâce est trompeuse, et la beauté est vaine; la femme qui craint l'Éternel est celle qui sera louée»

(Proverbes 31: 10,11,25,28,30).

«Femme en prière. ‹Consulte le Seigneur dans toutes tes actions . . .› (Alma 37:37).
«‹La prière nous met en contact avec le pouvoir et la lumière des cieux . . . Le Seigneur nous a dit qu'il enverrait à chacun d'entre nous la connaissance pour guider notre vie si nous ne faisons que demander› (Barbara B. Smith, «Roots and Wings», discours donné lors de la consécration du monument aux femmes, à Nauvoo). Photographie de Jed A. Clark et sculpture de Dennis Smith.»

WOMAN IN PRAYER
"COUNSEL WITH THE LORD IN ALL THY DOINGS..."
ALMA 37:37